

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,
mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.* (Robert Brasillach à son procès)

Le procès de Jeanne d'Arc

texte établi et préfacé
par Robert Brasillach



présentation de François Bluche

*Je n'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes,
mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.*

Classiques
Éditions de Paris

Association des Amis de Robert Brasillach

Case postale 3763, CH-1211 Genève 3
brasillach@europae.ch
www.brasillach.ch

Conseil de direction :

Philippe Junod, président, Genève
Daniel Todeschini, trésorier, Genève
Peter Tame, vice-président, Belfast
Conseillers : Anne-Marie Bouyer, Cécile
Dugas, Anne Brassié, Bruno Bardèche,
Philippe d'Hugues, Manuel Heu

Cotisations : CHF 50.—/€ 40.—

À doubler pour un exemplaire numéroté des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN).

Suisse : Versement à l'ordre des ARB, CCP 12-94222-9 Genève.

France : Chèque en euro à l'ordre des ARB.

Belgique : ING, versement à l'ordre des ARB, Compte 310-1663442-75 ;
IBAN BE05 3101 6634 4275.

Autres pays : Mandat postal international en francs suisses (CHF 50.-) sur le CCP 12-94222-9 Genève

SOMMAIRE

Page 2 :	Sommaire, éditorial
Pages 3-8 :	Revue de presse : <i>Rivarol</i> ; <i>Lectures Françaises</i> ; <i>Cahiers Henri Béraud</i>
Pages 8-9 :	Nos ARB ont écrit... , <i>Lectures Françaises</i> ; <i>Blog d'Anne Brassié</i>
Pages 10-12 :	Lu sur le blog des ARB, <i>Le blog des ARB</i>
Page 12 :	Lecture Laval sans Brasillach, par <i>Claude Croubois</i>
Pages 13-20 :	Fallait-il fusiller Brasillach ?, <i>Emmanuel Dubois, Axe & Alliés</i>
Pages 21-22 :	Draquier de Pellepoix et Brasillach, <i>Joël Laloux</i>
Pages 23-24 :	On parle des ARB, <i>Altair</i> ; <i>Lectures Françaises</i>
Pages 24-31 :	Lu sur Internet, <i>Hexagone Gay</i> ; <i>Google Books</i> ; <i>La République des livres</i> ; <i>Yanndarc</i> ; <i>eultreia1</i> ; <i>βPikkendorf</i> ; <i>Ivane</i>
Page 32 :	Lus et commentés : <i>Hergé</i> de Francis Bergeron, <i>Rivarol</i> ; En bref
Page 33 :	Dégâts collatéraux, <i>Le Monde</i>
Pages 34-40 :	Il y a 600 ans : La naissance de Jeanne d'Arc, <i>Jean-Pierre Maugendre</i> ; <i>Laurent Dandrieu</i> ; <i>Atlantico</i> ; <i>Vincent Trémolet de Villers</i> ; <i>François Brigneau</i> ; <i>Jacques Cardier</i> ; <i>Claude Foucart</i>

Chers ARB,

Décidemment, notre bulletin part souvent avec une saison de retard, mais nous tenons la cadence. C'est donc en pleine chaleur estivale que vous recevez ce numéro de printemps. Un retard qui s'explique par le dossier que nous espérons inclure sur l'affaire Brasillach-Le Pen ; en vain. Surchargé comme votre serviteur, Manuel HEU, qui tient déjà de main de maître notre blog, n'est pas arrivé au bout de sa tâche, alors encore un peu de patience...

Le numéro 124 est terminé, sous réserve d'une dernière relecture. Envoi prévu pour la rentrée.

La mise en page des Cahiers 51/52, spécial Maurice Bardèche se poursuit avec l'espoir d'un bouclage en fin d'année. L'exemplaire numéroté des Cahiers n° 50 sera expédié prochainement ; merci de nous excuser, mais dans l'intervalle, chacun a reçu une expédition ordinaire.

L'assemblée générale se tiendra cette année le samedi 17 novembre à l'endroit habituel ; la salle est d'ores et déjà réservée !

Fidèlement à tous

P. J.

CAMUS L'HOMME DECHIRE

C'est cet ouvrage, paru en 1951, qui entraîna la rupture avec Sartre. Dans le « Spécial Camus » du *Nouvel Observateur*, sa fille Catherine écrit qu'avec ce livre, son père a ébranlé « un tabou » car « à l'époque, on n'a pas le droit de toucher à l'Union Soviétique ». 1951, c'est la guerre froide. En France, il y a eu la publication du livre de Kravchenko *J'ai choisi la liberté*, un best-seller. Un procès s'en suivit en 1949, que gagna le Russe à l'égard duquel Camus avait d'ailleurs été plutôt réservé. Sur le plan intellectuel se distinguaient Raymond Aron et Jules Monnerot (très oublié maintenant) avec sa *Sociologie de la Révolution*. Mais il est vrai que Camus est déjà très connu ; sa dénonciation du terrorisme et du totalitarisme communiste va donc peser lourd. Sartre ne s'y trompe pas. Pour contrer Camus, il a sa revue *Les Temps modernes*, où il était précisé que les « condamnés à mort » (de l'épuration) n'avaient pas le droit d'écrire. En 1952, Sartre lance contre Camus son spadassin Francis Jeanson. Camus envoie à la revue une lettre qui sera publiée assortie d'une réponse. Dans le hors-série du *Monde* sur Camus ont été repris ces textes savoureux. Camus y prend soin de se couvrir. Il est « de gauche ». A preuve : il est attaqué par la presse de droite. Exemple : « Pour citer une feuille qui se tient résolument au-dessous des classifications politiques, j'ai été honoré d'une ration d'injure dans RIVAROL ». Eh oui, Camus nous lisait. *Rivarol* riposta dans le numéro du 19/09/1952 où Hughes Saint-Cannat (son futur directeur Maurice Gait) polémique sans fleurets mouchetés dans un long article dont un passage donnera le ton : « Si la politique, c'est votre monde, bel ange tourmenté de n'être rien, Pascal pour mininettes de Sorbonne et Saint-Just éphémère de la presse libérée, nous sommes en effet fort indignes d'en faire... » On notera l'allusion au Camus intransigeant épurateur dans *Combat* en 1944 (alors que Mauriac plaidait dans *Le Figaro* pour plus d'humanité) mais qui se calma par la suite, signant, au nom de son hostilité à la peine de mort, les pétitions pour **Brasillach** et ensuite pour Rebatet, lequel fut gracié par Vincent Auriol. Comme le reconnaissait Sartre, c'était une querelle entre Vaduis (lui-même) et Trissotin (Camus). C'était, titre de la page de *Rivarol*, « les « Précieuses ridicules » joués au théâtre des Temps Modernes ».

Jean-Paul Angelelli, *Rivarol* n°2936, 22 janvier 2010.

ESPAGNE 1936-1939 : LES NATIONAUX AVAIENT DU TALENT

Trapiello connaît les noms de Drieu La Rochelle et de Brasillach, mais il est peu informé sur les écrivains français. Il ignore qu'en France des écrivains jusque-là situés à gauche soutinrent Franco : Mac Orlan, André Salmon, Cendrars, le Belge Sterstevens (et Ramon Fernandez à partir de décembre 1936). Cocteau a-t-il vraiment été pro-républicain jusqu'en 1939 ? En tout cas le Béarnais Francis Jammes ne le fut à aucun moment, alors que Riba, son traducteur catalan, était une des vedettes intellectuelles du camp républicain à Barcelone (et pourtant il put revenir d'exil et reprendre ses activités dès 1943, comme Joan Sales en 1948, bien qu'il ait été capitaine dans l'armée républicaine). Jammes signa même avec Claudel le manifeste de soutien aux intellectuels franquistes du 10 décembre 1937. A ce propos, Trapiello raconte que le républicain Jorge Guillen, à Séville, dut traduire *L'Ode aux Martyrs espagnols* de Claudel pour échapper au sort de Lorca. Châtiment plus terrible que la prison, penseront les maurrassiens qui détestent la poésie de Claudel !

François Lecomte, *Rivarol* n°2944, 19 mars 2010

ENFIN, LES LETTRES DE CELINE EN PLEIADE !

Les lettres vraiment inédites ne sont pas très nombreuses, et malheureusement beaucoup ne sont là que pour grossir le nombre des correspondants ou pour avoir été découvertes récemment. Du genre « Meri pour votre intervention ». « Merci pour votre si bel article ». Ainsi d'une lettre à Thierry Maulnier (vendue en 2003 par le Mont de Piété !), d'une lettre à François Sentein (la dédicace de son exemplaire de *Guignol's Bande* eût été plus intéressante : elle lui valut des ennuis à la Libération), ou des lettres à Ramon Fernandez, que son fils Dominique (monsieur le Censeur, bonjour !) s'obstine à expurger de tout passage compromettant...

Il y a tout de même parmi les lettres inédites de bonnes surprises. Une lettre amusante (on n'osa pas l'imprimer en 1991 dans les *Lettres à la N.R.F.*) où Céline compare les hussards de Nimier, un peu « proustiens », aux cavaliers du 12^e Cuirassiers de Rambouillet : « *Ceux-ci ne bandaient pour ainsi dire jamais (...). Le 1^{er} Cuir à Paris était renommé pour la pédale. A Rambouillet, y avait que Fallières... C'est peut-être pour ça...* » On sait que les présidents de la République avaient leurs chasses à Rambouillet. Du moins on devrait le savoir... car cette édition invente des « chasses de la duchesse de Rambouillet » !

Il y a surtout quelques lettres à Brasillach très émouvantes. Les deux hommes ne s'entendaient guère. Céline trouvait Brasillach trop classique, trop doux, trop giralducien, et il aura des mots terribles après le 6 février 1945. Mais voici que surgit la lettre du printemps 1944 où il le remercie (« Mille merci affectueux ») pour *Les Quatre Jedis* (il a eu le temps de feuilleter le volume, et il en fait la critique, brève et remarquable, comme toujours !), et surtout celle du 28 septembre 1943. Céline a été « très touché » par l'article où Brasillach « relit » *Voyage au bout de la nuit* (*Révolution nationale*, 25 septembre) :

« - *A vous je vais tout dire – et vous me comprendrez tout de suite. Il me semblait avant le Voyage, observant (par comparaison) le trafic de la rue, si incohérent – ces voitures, ces gens qui se butent, culbutent, se battent pour avancer, tout ce zigzag, cette incohérence des démarches absurdes et si gaspilleuses, si imbéciles, qu'il devait y avoir tel le métro un chemin plus net, plus intime, pour se rendre en un point (...) dans la façon aussi de raconter mes histoires (...) Arriver au bout d'émotion en émotion – au plus près toujours, au plus court, au plus juste, par le rythme et une sorte de musique intime (...) en évitant tout ce qui retombe dans l'objectif, le descriptif, - et toujours dans la transposition. Le rythme me donne mes rails, et je ne sors jamais... Je ne sors jamais de l'émotion non plus* » (Et il donne de Villon, comme toujours, en modèle absolu de cette émotion pure).

Etienne Nivelteau, *Rivarol* n°2939, 10 février 2010.

QUOI DE NEUF ? CELINE !

Tous les céliens savent que la réception critique de *Mort à crédit* fut, en 1936, à tout le moins contrastée. Ils se souviennent que Brasillach éreinta le roman dans l'*Action Française* et que sa réaction ne contribua pas peu à la froideur des relations entre les deux écrivains. De leur côté, Lucien Rebatet et Léon Daudet, qui s'étaient engoués pour le *Voyage*, s'enfermèrent cette fois, dans un mutisme que l'on devine réprobateur.

Les Livres propos de P-L- Moudenc, *Rivarol* n°3005, 24 juin 2011

¡ ARRIBA ESPAÑA !

« *Nous buvions des orangeades, nous mangions des oublies, à onze heures du soir, à Madrid sur la Castellana et le Paseo de Rosales (...) Mais ce n'est pas à cause de la mode que nous avons passé en Espagne nos premières vacances à l'étranger. L'Espagne, depuis toujours, était le pays de notre cœur* » (Brasillach, *Notre avant-guerre*)

« *Quant aux épices de toutes sortes, on ne semblait pas les avoir achetées par livres, mais par quintaux, et elles étaient étalées dans un grand coffre ouvert. Finalement les apprêts de la noce étaient rustiques, mais assez abondants pour nourrir une armée* » (Miguel de Cervantès. *Les Aventures de Don Quichotte*).

Franck Nicolle, *Rivarol* n°2950, 30 avril 2010.

CHARDONNE DESUET ET DELICIEUX

Une des raisons de la désaffection, voire de l'oubli, dont Chardonne est toujours victime, ce sont, disons-le tout de suite, ses prises de positions avant, pendant et après la Seconde guerre mondiale. Résolument conservateur et même réactionnaire, pétainiste convaincu, il voit dans la débâcle de 1940 et dans l'Occupation une sorte d'épreuve purificatrice. Sentiment qu'il exprime notamment dans plusieurs lettres à Jean Paulhan et aussi, un peu plus tard, à Paul Morand.

Surtout, il commet l'imprudence, en 1941, de répondre ainsi que quelques autres écrivains français tels Drieu, Brasillach et Jouhandeau, à l'invitation de Goebbels de participer à Weimar au Congrès des écrivains européens. Une photo, célèbre, montrant la délégation des intellectuels français sera, par la suite, largement utilisée comme un document accablant.

Son enthousiasme pour l'Allemagne nouvelle est tel qu'il réitère, l'année suivante, sa visite dans le Reich, quand d'autres, plus prudents, préfèrent s'abstenir. Dans certains de ses écrits de l'époque, articles de revues ou *Chroniques privées de l'an 40*, ouvrage qu'il désavouera par la suite, il soutient des opinions favorables à Hitler et aux nazis. Elles lui seront imputées à crime.

Rien de surprenant donc, si, à la Libération, il subit les rigueurs de l'épuration. Arrêté à Cognac, puis suspendu par le CNE de ses fonctions de codirecteur des éditions Stock, fonctions qu'il exerçait depuis le début des années 1920. Ses livres sont interdits jusqu'au non-lieu obtenu en 1946, grâce, notamment, à l'intervention de Paulhan.

Par la suite, il prit quelques distances avec la politique, bien que, sur le fond, ses idées n'aient guère varié. En témoigne sa correspondance avec Paul Morand, entre 1952 et 1968. Et il poursuivit son œuvre littéraire jusqu'aux *Propos comme ça* publiés en 1966, deux ans avant sa mort.

Les Livres propos de P-L- Moudenc, *Rivarol* n°2963, 30 juillet 2010

EPURATION

Hormis quelques historiens ou écrivains de notre famille d'esprit qui, pour la plupart aujourd'hui, ne sont plus de ce monde, l'histoire des cinq années de la période dite d'Épuration (1944-1949) en France est exposée généralement selon la thèse intouchable du conformisme le plus conventionnel.

En recevant le livre de Pierre-Denis Boudriot : *l'Épuration*, nous appréhendions de nous trouver, une nouvelle fois, devant le même cas de figure. Et nous avons été agréablement surpris de découvrir assez rapidement que ce n'est pas le cas, d'autant plus que nous ne connaissions pas le nom de son auteur.

Contrairement à ce qui se pratique généralement dans ce type de livres qui reprennent et colportent mutuellement les mêmes arguments ou les mêmes thèses idéologiques, Pierre-Denis Boudriot a fait œuvre originale en fondant son étude « essentiellement sur une sélection de quelque cent ouvrages relatifs à l'épuration en France. S'insérant dans cet ensemble, trente-trois témoignages directs d'épurés constituent notre principale source documentaire ». En raison de l'origine un peu disparate de « cette littérature hétéroclite qui s'échelonne sur plus d'un demi-siècle », l'auteur a jugé indispensable de commencer son ouvrage par une présentation bibliographique de trente pages qui donne de nombreux et très utiles renseignements sur les livres et leurs auteurs, parmi lesquels figurent un grand nombre de « réprouvés » : André Thérive, Alfred Fabre-Luce, Louis Truc, Robert Brasillach, Arouet, Henry Coston, Maurice Bardèche, Ralph Soupault, Jean-Pierre Abel, l'abbé Desgranges, Claude Jamet, Henri Béraud, Xavier Vallat, Lucien Rebatet, Pierre-Antoine Cousteau, Henri Charbonneau, François Brigneau... En réalité, Boudriot ne refait pas une nouvelle histoire du déroulement de l'épuration, il établit le constat de la façon dont se sont déroulées les arrestations, gardes-à-vue et séquestrations des victimes, puis s'attarde sur les conditions de leurs incarcérations. Au total, nous avons apprécié ce travail fouillé et original.

Lectures Françaises n°647, mars 2011

LIBRAIRIE FOSSE ET AELBERTS EDITEUR

Le 17 juin (2010), la librairie Fosse organisera une vente de prestige à Drouot pour le cinquantaine de la mort de Céline. Nous rappelons, par ailleurs, qu'en 1990 était paru aux éditions Dismas un bel album (format 20 x 28 cm) consacré à *Pierre Aelberts, éditeur d'art et bibliophile éclectique*, contenant un hommage de René Huyghe et un *in memoriam* de Robert Poulet. Cet album donne une description complète et précise de l'œuvre accomplie par P. Aelberts tout au long de sa carrière d'éditeur : divers noms d'éditions utilisés, table des collections, liste exhaustive des titres publiés dans les différentes collections, catalogue descriptif de toutes les éditions réalisées par Aelberts de 1926 à 1983 (soi 411 titres), index des auteurs, personnages et noms cités. L'ensemble illustré de dessins, photographies, dédicaces, reproductions de couvertures. Parmi les auteurs publiés, nous relevons les noms de Jacques Bainville, Jacques Benoist-Méchin, Robert Brasillach, L.-F. Céline, Jean Cocteau, Léon Daudet, Jean Dutourd, André Gide, René Huyghe, Jean de La Varende, Henri Massis, Charles Maurras, Paul Morand, Robert Poulet, Saint-Paulien, Alexandre Vialatte et le général Weygand. L'album a été réalisé par Alain Aelberts (son fils) et Jean-Jacques Auquier qui furent, ensemble, les fondateurs des éditions Dismas, aujourd'hui disparues et avec lesquelles nous avons entretenu d'excellentes relations pendant de longues années. La librairie SARL DPF VAD dispose des très rares derniers exemplaires de cet album.

Lectures Françaises n°647, mars 2011

DANS L'ANTICHAMBRE DE LA MORT

Condamné, Béraud fut aussitôt pourvu de guenilles et du pantalon des condamnés à mort « lequel se boutonne des hanches aux chevilles », chevilles entravées : quinze livre d'acier. Dans la cellule, nul chauffage, deux vitres absentes, l'imposte coincée, le guichet grand ouvert sur le va-et-vient du garde mobile.

« Une planche grossière servant de table et gravée d'inscriptions cyniques ou désespérées ; un tabouret fixé au mur ; une rigole où croupissent on ne sait quels détritrus ; des latrines fangeuses, voilà le logis. » (C'est Béraud qui parle). Pas d'eau. A cause du gel, on a coupé l'eau.

Inutile de se pourvoir en cassation ; le travail d'anciens juges, que « les décrets de novembre » ont substitués à la Cour et que préside Bouchardon, ne tient compte d'aucun pourvoi. Et Béraud ne voulait pas demander sa grâce à De Gaulle.

Il écrivit alors « le jour de l'an 1947, dans une cellule de condamné à mort », la lettre à ses anciens amis : « Vous tous qui me connaissez, qui m'avez vu vivre, irez-vous laisser ternir mon œuvre et mon nom ? Ne vous dresserez-vous pas, selon les traditions de notre état, contre une aussi criante injustice ? Non, l'élan unanime d'un auditoire où je ne comptais guère de partisans a déjà répondu. Le pays entier, s'il avait pu m'entendre, eût répondu de même, et cela, mille témoins vous le diront. Mon expérience dernière est que des voix plus hautes répondent à leur tour. Amis, je vous confie mon destin, mon honneur et ma mémoire. Vous ne resterez pas sourds à ma voix ».

Le 8 janvier, le pourvoi fut rejeté comme prévu. Le 12, Béraud écrivit *In Pace* que M^e Leroy son défenseur fera déposer chez un notaire. C'est une espèce de testament.

Le commandant Chack allant se faire fusiller lui cria au revoir un matin. Un autre jour, le 6 février, ce fut la voix « haute et claire de **Robert Brasillach** » qui lui jeta au passage ses suprêmes adieux.

Mauriac un jour écrivit : « *Henri Béraud n'a pas besoin de protester qu'il est innocent du crime d'intelligence avec l'ennemi. Les débats l'ont prouvé avec évidence. Qu'on déshonore et qu'on exécute comme traître un écrivain français qui n'a pas trahi, qu'on le dénonce comme ami des Allemands, alors que jamais il n'y eut entre eux le moindre contact, et qu'il les haïssait ouvertement, c'est une injustice contre laquelle aucune puissance au monde ne me défendra de protester...* »

On sait que De Gaulle gracia Béraud. Ce geste doit lui être compté encore qu'on lui en ait demandé d'autres qu'il aurait pu de faire et qu'il ne fit pas. En matière de générosité, il était ladre.

Cahiers Henri Béraud n°26, été 2011

BRASILLACH COMMENTE BERAUD

« Son talent semble avoir la carrure de sa silhouette déjà légendaire »

Commentaire de **Robert Brasillach** sur le livre d'Henri Béraud pour *Les Lurons de Sabolas*, paru dans *l'Action Française* et repris dans le *Cahier Henri Béraud n°13* du printemps 2007.

« L'AFFAIRE CELINE »

En 2009, année du centenaire de la naissance de **Robert Brasillach**, le cas de l'écrivain fusillé par la « Justice » de la Libération, avait été étudié mais le Haut comité ne le retient pas. Pour la sélection de cette année (dans laquelle figurent, entre autres, Philippe de Commines, Théophile Gautier, Blaise Cendrars, Frantz Fanon...), le choix de Céline ne sembla pas poser de problème. Pour lui (mort en 1961), le débat a seulement porté sur la façon dont il devait être présenté. Une notice fut commandée à un spécialiste, Henri Godard, un universitaire qui a publié Céline dans la collection *La Pléiade* (quatre volumes de romans, un volume de lettres... sauf les pamphlets). En 1966-67, les éditions Balland avaient édité en tirage limité toutes les œuvres de Céline... sauf les pamphlets pourtant annoncés lors de la souscription. (...) Pour nous en tenir à ce qui, pour un auteur, est l'essentiel, c'est-à-dire son œuvre et non sa vie, on ne peut nier à Céline, dans ses romans, une sorte de génie lui conférant un style absolument « nouveau et inimitable » qui correspond parfaitement aux immenses traumatismes des deux guerres mondiales. La création romanesque dans le *Voyage* de Bardamu fut, à sa parution, un coup de tonnerre. Comme l'a fait remarquer **Robert Brasillach**¹, les lecteurs furent surpris et choqués par l'argot plus que par la syntaxe qui sera bien davantage triturée dans les autres œuvres : des phrases courtes et lapidaires, avec d'innombrables points de suspension. La trame est celle d'une « épopée noire » dans un monde sans Dieu. Les premiers lecteurs – et les autres – ont vite compris que Céline est « en querelle avec l'univers entier... il n'a d'illusion sur aucune classe, sur aucun être », en particulier sur l'homme moderne contre lequel il vitupère sans pitié. Violence, noirceur, inventions verbales, il faut, comme on dit, que le lecteur s'accroche. « Ce qui fait le mérite éclatant du *Voyage*... c'est sa puissance visionnaire » (**R. Brasillach**, idem). D'ailleurs le *Voyage* en forme de quête, ne s'arrête que chez les morts, « la vraie patrie des entêtés » selon Céline. C'est apparemment ce à quoi ont été sensibles des millions de lecteurs de cette œuvre violente qui continue d'attirer. Peut-être parce qu'elle préfigurait quelques aspects de notre époque désaxée ».

Pierre Romain, *Lectures Françaises* n°647, mars 2011

BIENVENUE...

Nous avons la joie d'accueillir désormais dans nos colonnes et dans celles d'*Ecrits de Paris* la signature du monarchiste Michel Fromentoux, pilier depuis 1972 d'*Aspects de la France* puis de *L'Action française 2000*, qui nous livre un premier article à l'occasion du quarantième anniversaire de la mort de Xavier Vallat qui fut le directeur d'*Aspects de la France*. Curieusement, cet article, pourtant pondéré, a été refusé par la nouvelle direction de *L'Action française 2000* au motif qu'il nuisait à la nouvelle image que l'équipe entend désormais à l'AF qui devient hélas de plus en plus un journal gaulliste, philosémitaire voire... mariniste ! Nous vivons vraiment l'époque de tous les reniements et de tous les ralliements. Pour notre part, nous resterons plus que jamais fidèles aux maîtres du nationalisme, de Drumont à Barrès en passant par Maurras et **Bardèche**, sans oublier bien sûr le maréchal Pétain, **Robert Brasillach** et Xavier Vallat que Michel Fromentoux a bien connu et qui lui rend ainsi l'hommage auquel il a droit.

Jérôme Bourbon, *Rivarol*, 6 janvier 2012.

¹ *Les quatre jeudis*, Les Sept couleurs, 1951.

FERDINAND ET LES TROIS SOEURS

Domage surtout que les notices *Fraigneau* et *Bardèche* soient bâclées : André Fraigneau ne fut jamais directeur de *France-Dimanche*, ni Maurice Bardèche « arrêté pour ses fonctions à la librairie collaboratrice *Rive Gauche* » (confusion avec son frère Henri) : grand spécialiste de Balzac, il fut professeur à la Sorbonne et à la Faculté de Lille sous l'Occupation mais n'eut aucun engagement politique avant l'assassinat légal de son beau-frère. On voit d'ailleurs dans ce volume que Céline trouvait sa *Lettre à François Mauriac* « substantielle » jusqu'au moment où il découvrit la phrase « *Ceux de Sigmaringen, je vous les abandonne...* », qui suscita sa fureur. *Genus irritabile vatium...*

Etienne Nivelteau, *Rivarol* n°2841, 18 janvier 2008.

NOS ARB ONT ECRIT...

KATYN. DE L'UTILITE DES MASSACRES.

L'historien Frédéric Sallot nous donne une vision décapante de la si triste histoire de Katyn . Katyn ou le massacre de 4500 officiers polonais au printemps 40 par la NKVD soviétique, crime qui fut imputé toute l'après guerre à l'Allemagne. Ce livre montre que tous les protagonistes de la dernière guerre ont pratiqué avec un art certain la désinformation, l'Allemagne, les soviétiques mais aussi les alliés et les juridictions internationales selon les besoins. De là le sous titre choc : de l'utilité des massacres. L'irrésistible oppression soviétique qui s'abat sur toute l'Europe trouve là sa source. Un seul écrivain français a témoigné de ces massacres, il s'y était rendu, ce fut **Robert Brasillach**, il lui en coûta la vie, l'ambassade soviétique dont l'influence à Paris était grande sinon déterminante a sans doute imposé le refus en grâce à De Gaulle et le poète fut fusillé le 6 Février 45. Frédéric Sallot raconte parfaitement les faits. Ne pas dire la vérité sur Katyn met en évidence la contradiction inhérente au Tribunal de Nuremberg « qui devait démasquer et punir les crimes de guerre totalitaires pour en prévenir la répétition mais fut contraint de glisser sur le massacre de Katyn parce qu'il comptait parmi ses membres des représentants du régime soviétique. Le mythe de la victoire sur le mal doit perdurer. Le mythe de l'incomparabilité des deux totalitarismes aussi. » Et le mensonge de s'épanouir tranquillement ces 60 dernières années avec toutes les cellules cancéreuses qu'un mensonge permet de laisser proliférer. Ces alliances contre nature, germano soviétiques d'abord, puis alliés et soviétiques ont bousculé tout le système des valeurs en Occident. Remercions Frédéric Sallot de traiter ce sujet avec une parfaite objectivité dans l'esprit de Vladimir Volkoff à l'initiative de cette étude, ce qui n'étonnera personne...

D'une certaine façon certains grands dignitaires de l'Eglise ne sont pas indemnes de désinformation quand ils signent l'accord de Metz. Le Cardinal Tisserand accepte l'oukase de l'archevêque orthodoxe, le 13 Aout 1962, interdisant toute allusion au parti communiste s'il accepte de venir au concile Vatican II. On trouvera l'étude de cette rencontre et de son occultation dans le livre de Jean Madiran .

Tout cela est il du passé ? Non les mêmes mensonges perdurent au 21ème siècle. Normal puisque les premiers n'ont pas été dénoncés urbi et orbi. Et nous citons l'analyse du second tome de Frédéric Sallot sur Racak trouvée sur le site Epée:

« Cet ouvrage passionnant constitue le tome second d'une suite de deux (premiers ?) ouvrages consacrés à deux massacres « entrés dans l'histoire » : celui de Katyn, qui a vu plusieurs milliers d'officiers – d'active et de réserve – mais aussi des étudiants, des médecins et des fonctionnaires polonais réputés hostiles à l'idéologie communiste) assassinés dans les bois russes éponymes, près de Smolensk, sur ordre de Staline, au printemps de 1940 ; et celui du village de Račak, dans la province serbe du Kosovo, survenu le 15 janvier 1999 et où une quarantaine d'Albanais du Kosovo furent retrouvés tués, groupés et en civil.

L'enquête minutieuse menée pendant plusieurs années, sur le terrain, en France et à Bruxelles par Frédéric Sallot est exemplaire : elle situe à bon droit cet « événement » dans son contexte historique (sans jamais lasser de références trop académiques) ; elle est à la fois scientifique (rappelant avec pertinence l'importance des facteurs démographiques, ethniques, culturels, religieux,...), réfléchi (en s'inscrivant

dans un cadre géopolitique plus large que celui des seuls Balkans) et vivante. L'auteur cite en effet (il en a interviewé des dizaines) de très nombreux témoins, acteurs-clés et observateurs, dont il est passionnant de voir le point de vue et les analyses changer sur le temps long, très différemment de leurs premiers rapports et reportages donnés « à chaud ».

Saillet étudie en particulier « les modes de désinformation dont l'événement initial a été l'objet (...) ; événement « qui n'aurait pu être qu'un épisode parmi d'autres » et qui devient « un événement mondial qui va être aussitôt utilisé pour mobiliser les opinions publiques occidentales et servir de prétexte à la première guerre offensive menée par l'Otan en Europe depuis la deuxième guerre mondiale ».

Il démontre « la parfaite entente », pour ne pas dire la complicité, entre l'UCK et les représentants de l'OTAN et certains représentants de l'ONU, « dès le soir des combats », le prétendu « massacre » résultant en fait d'un affrontement entre les forces de police serbes opérant sur leur territoire, et des éléments fortement armés de l'UCK, que les premières ont « étrillé ».

Il détaille les soutiens (politiques, diplomatiques, matériels, moraux et médiatiques) dont l'UCK a bénéficié avant, pendant et après le 15 janvier 1999, de la part de la KVM, « mission de vérification » (sic) mise en place au Kosovo par l'OSCE pour veiller à l'application de l'accord du 13 octobre 1998, décrétant notamment une trêve et un désengagement des forces de Belgrade.

Saillet explique clairement pourquoi il fallait « créer » Račak pour justifier l'intervention de l'Otan, en utilisant les médias dans le cadre d'une opération de propagande mensongère éhontée. Avec le résultat que l'on sait, et les conséquences que l'on mesure tous les jours dans la province serbe du Kosovo.

Parce qu'il « déconstruit » efficacement l'opération de désinformation nouée à Račak, en la situant dans le contexte de l'évolution des relations internationales qui mènera au conflit, il fait œuvre utile et à ce titre mériterait la plus large diffusion. Puissions-nous modestement y contribuer.

Blog d'Anne Brassié, 9 novembre 2011

L'AFFAIRE DREYFUS

L'affaire Dreyfus est un de ces thèmes qui, du fait de son principal personnage, est un sujet qui prête à polémique, à contestation et à controverses, encore plus d'un siècle après qu'elle fut « définitivement » close. Elle est certainement une de celles qui a fait couler le plus d'encre.

Mais la quasi-totalité des ouvrages qu'elle a suscités sont soumis à une sorte de Vulgate, c'est-à-dire une manière obligée de raconter l'histoire.

C'est Monique Delcroix qui a appliqué ce terme à cette situation, lorsqu'elle avait écrit en 2000 *Dreyfus-Esterhazy : réfutation de la Vulgate* dont vient de paraître une seconde édition revue et corrigée.

Selon cette Vulgate, non seulement l'innocence de Dreyfus est érigée en dogme, mais de plus, un historien « correct » se doit de tenir pour acquis que c'est Esterhazy qui a rédigé le fameux bordereau avec toutes les conséquences et conclusions que « l'histoire officielle » et obligatoire a imposées depuis.

Or rien de tout cela n'est établi. Cette trame correspond à une simple hypothèse, à une explication de l'affaire qui s'avère être très contestable. Une étude sérieuse et serrée prouve que l'historiographie officielle a accumulé les silences, multiplié les dissimulations et gommé les incohérences. Des affirmations répétées pendant un siècle ne sont pas pour autant des vérités et dès que l'on s'affranchit du prêt-à-penser, dès que l'on s'affranchit du prêt-à-penser, dès que l'on sort du cadre rassurant de l'histoire toute faite, les questions affluent...

C'est ce à quoi s'est attachée Monique Delcroix dans ce livre important de 460 pages. Il ne s'agit pas d'exposer toute la vérité, mais de réfuter ce qui ne doit pas être obligatoirement imposé.

Pour le reste, elle en tire la conclusion suivante : « l'affaire Dreyfus demeure mystérieuse. Sa vraie histoire, une histoire dépassionnée, incisive et débarrassée de ses multiples écrans et faux-semblants, reste à écrire. Voilà tout ce que nous pouvons proposer à la fin de cet ouvrage, estimant, sans fausse modestie, que c'est déjà beaucoup... »

Il est utile de préciser que ce livre ne saurait être qualifié d'« antidreyfusard » car il porte un jugement sévère sur certaines légendes véhiculées par les tenants de la culpabilité de Dreyfus. Cette démonstration, qui remet en question tout ce qu'on croyait savoir sur cette affaire, est destinée à des esprits libres.

Lectures Françaises n°647, mars 2011

Spaak-Brasillach, selon Tavernier, dimanche 22 janvier 2012

A la fin de l'entretien qu'il a donné à Frédéric Taddéi, pour l'émission "Tête-à-tête" du 8 janvier 2012, Bertrand Tavernier oppose l'attitude sous l'Occupation de Céline et **Brasillach** à celle de Charles Spaak, qui remplaça un personnage négatif d'origine juive du roman de Simenon *Les Caves du Majestic* par un personnage de "Français moyen".

Justice des vainqueurs, Vendredi 20 janvier 2012

« Alors que Laurence Parisot se targue de donner à un public qui les ignorerait, des informations historiques permettant de comprendre le sens du discours de Marine Le Pen, ce sont les connaissances historiques de Laurence Parisot qui apparaissent plus que faibles, notamment quand elle parle de l'islam et de la guerre d'ex-Yougoslavie. Un exemple montrera le type de procédé qu'elle utilise. Laurence Parisot tente de faire un rapprochement entre Marine le Pen et le journaliste collaborateur **Robert Brasillach**, (rien de moins !), or que donne-t-elle comme point de rapprochement : le fait que Marine Le Pen a dit que l'histoire est écrite par les vainqueurs, et que Robert Brasillach a dit la même chose. Page 75 Laurence Parisot écrit : "Marine le Pen réplique « C'est toute la question de savoir si nous ne sommes pas toujours dans la justice des vainqueurs et si les intérêts qui sont en jeu correspondent réellement à des intérêts de justice. » Une pirouette qui n'est pas sans rappeler la pensée de **Robert Brasillach** qui écrivit : « La justice c'est six mille ans d'erreurs judiciaires » et que « l'histoire est écrite par les vainqueurs ». ". Autrement dit, Laurence Parisot utilise une banalité qui n'a rien d'un élément spécifique ou caractéristique de la doctrine fasciste ou collaborationniste (dire que l'histoire est écrite par les vainqueurs), pour prétendre que le discours de Marine le Pen "ne serait pas sans rappeler" les idées collaborationnistes de **Brasillach** : le procédé est totalement fallacieux, c'est une tromperie pure et simple » (extrait d'un article publié par "Riposte laïque", 18 janvier 2012).

Injures politiques, Mardi 17 janvier 2012

Trois citations de **Robert Brasillach** ont été retenues dans le *Petit dictionnaire des injures politiques* récemment paru chez L'Editeur (dir. Bruno Fuligni) :

- p.141 : « Par la grâce d'un gouvernement de pleutres et de bandits, les cyniques, les marchands d'armes, les sadiques, comme ce petit Pierre Cot (il suffit de regarder son portrait pour deviner chez lui on ne sait quel érotisme du sang et de la mort) font la loi à ces pauvres gueules de pions chahutés que montrent Blum et Salengro » (*Je suis partout*, 8 août 1936) ;

- p.294 : « Pour flatter le féminisme, Léon Blum avait pris dans son cabinet des femmes : une grosse Juive autoritaire, madame Brunshvicq, une petite institutrice maigre et chafouine » (*Notre Avant-guerre*, 1941) ;

- p.407 : « En finira-t-on avec les relents de pourriture parfumée qu'exhale encore la vieille putain agonisante, la garce vérolée fleurant le patchouli et la perte blanche, la République toujours debout sur son trottoir. Elle est toujours là, la mal blanchie, la craquelée, la lézardée, sur le pas de sa porte, entourée de ses michés et de ses petits jeunots aussi acharnés que les vieux. Elle les a tant servis, elles leur a tant rapporté de billets dans ses jarretelles : comment auraient-ils le coeur de l'abandonner, malgré les blennorragies et les chancres ? Ils en sont pourris jusqu'à l'os. »

"Dans la maison...", Samedi 14 janvier 2012

Dans de nombreux articles consacrés récemment à la Casapound est mentionnée la référence à **Robert Brasillach**, par exemple dans le quotidien suisse *Le Temps* (« Dans la maison des néofascistes italiens » ; paru dans *Le Monde* du 11 janvier 2012, page 17, sous le titre « C'est une maison noire ») : « Il faut sonner pour entrer. Au rez-de-chaussée, les murs du couloir exposent le «Hall of Fame» de CasaPound, son panthéon. En lettres colorées s'alignent par dizaines et dans le désordre les références culturelles et politiques du mouvement. Corto Maltese, le héros solitaire de la bande dessinée d'Hugo Pratt, Filippo Tommaso Marinetti, l'initiateur du futurisme, Che Guevara, le commandant Massoud, les écrivains Jack Kerouac, Luigi Pirandello, Saint-Exupéry, J. R. R. Tolkien, Knut Hamsun... Et, noyés parmi eux, comme s'ils n'étaient qu'un repère de plus, les noms de Benito Mussolini, Léon Degrelle, collaborateur belge, Waffen SS dans la division Wallonie, ou de **Robert Brasillach**, écrivain français fusillé à la Libération. On se croirait dans la chambre d'un adolescent confus. »

"torchon" Aux sources du FN sur Toute l'Histoire, Samedi 14 janvier 2012

Le documentaire La Menace brune dresse le portrait de l'extrême droite, de 1945 à nos jours
Le Figaro, 12 janvier 2012, Valérie Sasportas

Le visage de l'extrême droite française est aujourd'hui celui de Marine Le Pen, sacrée il y a un an quasiment jour pour jour par les militants, à la tête du Front national. Elle en a policé l'expression et rénové l'image. Suffisamment pour que ses détracteurs redoutent, avec sa candidature à la présidentielle dans un peu plus de trois mois, « un deuxième 21 avril », sous-entendu 2002, quand son père, Jean-Marie, arriva au second tour. La même inquiétude semble avoir commandé le documentaire en deux parties diffusées à la suite, ce soir sur la chaîne Toute l'Histoire, avec cet intitulé aux termes évocateurs : *La Menace brune, une histoire de l'extrême droite de 1945 à 1980, puis de 1981 à nos jours.*

C'est un film engagé, écrit par Anne Veron et signé Gadh Charbit, qui ne lésine pas sur les formules provocatrices, les « sbires » de Pétain, le « torchon » de **Robert Brasillach**. L'intention est clairement d'agiter les consciences des futurs électeurs, en mettant sur le gril l'héritage politique de l'extrême droite française, avec un focus sur deux autres pays d'Europe. L'Italie, en première partie, avec le Mouvement social italien (MSI), que Gianfranco Fini a normalisé en 1995 en *Allianza nazionale*. Les Pays-Bas, dans la seconde, modèle de tolérance au multiculturalisme menacé.

C'est une histoire fleuve, qui prend sa source à la fin de la Seconde Guerre mondiale, parce que « c'est la seule période où l'extrême droite a exercé le pouvoir », souligne l'historien Benjamin Stora. Politologues, historiens, journalistes, militants et dirigeants nourrissent ce portrait d'un mouvement aux multiples courants, unifiés par la haine et le culte de la personnalité.

Le soir où les fachos ont envahi le Flore

Nous étions au Flore, ce mercredi 9 novembre, pour assister à la consécration du jeune Marien Defalvard. Inquiétant.

Ambiance de crise au Café de Flore. Un homme se plaint. « *L'an dernier, ils servaient une excellente vodka, et ils l'allongeaient avec de l'orange pressée. Cette année, c'est de l'Absolut et du Pampryl. Je suis extrêmement déçu.* » Laissons-le, qu'il marine dans son mauvais jus. Nous avons mieux à faire.

L'auteur de « *Du temps qu'on existait* » (Grasset, 372 p., 20,50 euros) se réjouit que le prix récompense « *pour la première fois, un livre qui ne contient pas de scène de sexe.* » Ce jeune homme suranné, qui revendique son appartenance à la vieille droite littéraire, remercie le jury d'avoir « *couronné un roman de facho.* » « *Je suis un facho, mon concurrent Jérôme Leroy [auteur du «Bloc», excellent polar sur l'extrême-droite] est évidemment un facho. Edouard Limonov, n'en parlons même pas. Je suis ravi que le prix de Flore s'engage sur la même pente que le monde entier, au fond, et que Frédéric Beigbeder fasse son coming-out de facho. N'oublions pas que la littérature est fasciste par essence, qu'il n'y a pas plus facho qu'un roman.* »

« *Très bien, le prix est donc annulé,* » rigole Beigbeder avant de lancer à Miroslav, le grand patron du

Flore: «*Miroslav, donne de l'argent à ce fachos.*» Miroslav dit espérer qu'il y aura du sexe dans le prochain roman de Defalvard. Dans la foule, un homme nerveux est exaspéré. «*Et voilà, ils le médiatisent pour qu'il baise, c'est dégoûtant.*» On lui répond qu'il faut bien que la médiatisation serve à quelque chose. Il s'en va.

On croise Defalvard à l'étage. «*Cette saillie sur les fachos, ce n'était ni du premier ni du second degré, mais tous les degrés en même temps. C'était de l'humour, mais personne n'a ri.*» Jadis, le rire était le propre de l'homme. En temps de crise, l'homme n'a plus rien de propre.

« La puanteur du monde »

Deux hommes conversent. On décide de se cacher derrière un ficus pour les espionner: «*Et vous, vous êtes dans la littérature ?, demande l'un. - Oui, j'écris un journal intime qui paraîtra après ma mort.*»

On croirait entendre le diariste des «Vaches noires» de Roland Topor (*Wombat*, 152 p., 15 euros), qui prévoit d'offrir sa verve mesquine à la postérité: «*Ah! J'ai la dent dure pour mes contemporains! Je les peins au vitriol, avec toute leur mesquinerie, leur ignorance crasse, leur méchanceté, leur bêtise, leur goût de chiottes. (...) Je songe à la gueule de la descendance, à la tronche des générations suivantes et je me sens tout guilleret. (...)*

Aussitôt installé à ma table de travail, la mémoire encore tout imprégnée de la puanteur du monde, je retranscris fidèlement les mots affligeants que je viens d'entendre. Je dis haut et bien fort qui couche avec qui, combien chacun gagne et comment. Je ne prends jamais de gants, et je n'y vais pas avec le dos de la cuiller.» Des fachos, des espions, des délateurs: au Flore comme ailleurs, le XXI^e siècle s'annonce mal.

David Caviglioli, blog du *Nouvel-Observateur*, 11 novembre 2011

Bernard Giraudeau a joué Brasillach

Avec un peu de retard , après la mort de Bernard Giraudeau, trouvé cette info sur le site des Amis de Robert Brasillach : «l'auteur de la nécrologie parue dans *Le Monde* (20 juillet 2010, p.20), Jean-Luc Douin, donne une liste de pièces jouées par Giraudeau qui commence en 1975 (*Le Monde Magazine* procède de la même façon dans le portrait, par Émilie Grangeray, publié dans son n°45 du 24 juillet 2010, p.15). Est ainsi passée sous silence une pièce qu'il eut le courage de jouer deux ans plus tôt, *La Reine de Césarée* du proscrit Robert Brasillach » ah les salauds !... faux-cul hypocrites et malhonnêtes !...c'est très précisément ce qu'on appelle du « négationnisme » !

Lu sur le blog *lecheminsouslesbuis*, 24 août 2010

Lecture : LAVAL SANS BRASILLACH

Dans la dernière biographie en date consacrée à l'ancien Président du Conseil Pierre Laval, le nom de Robert Brasillach n'est pas cité une seule fois, même dans les chapitres consacrés à la collaboration. On sait qu'il est souvent reproché à l'écrivain ses prises de positions n'entrant pas dans la stricte orthodoxie philosémite. Mais dans ce livre, on trouve au sujet de Pierre Laval une anecdote révélatrice. Apre au gain, l'édile de Châteldon avait en 1927 eut un différent financier avec des hommes d'affaires issus de la communauté israélite. Laval se montra intransigeant et obtint gain de cause, lançant aux dits financiers : «*Il faut deux Juifs pour rouler un Auvergnat...* ». Ces propos avaient alors été pris pour ce qu'ils étaient : une boutade. Notons que ce livre confirme également un crime de guerre allié de la Première Guerre Mondiale : le bombardement de la procession de la Fête-Dieu à Karlsruhe le 21 juin 1916, provoquant la mort de plus de cinquante jeunes enfants. Le nom du commandant de ce crime est même révélé : Henri de Kérillis, un des plus acharnés bellicistes en 1938 et, bien que député monarchiste, fervant partisan de l'alliance avec l'URSS.

Claude Croubois – *Pierre Laval* – Geste éditions – 2010



Par Emmanuel DUBOIS

Fallait-il fusiller Brasillach ?

Le destin d'un écrivain symbole de la collaboration des intellectuels

Robert Brasillach, écrivain, critique de cinéma et journaliste français, fut fusillé le 6 février 1945 pour avoir collaboré activement avec l'Allemagne nazie durant l'Occupation. La peine capitale infligée à ce personnage symbolique, condamné à l'issue d'un procès hâtif, fait encore l'objet d'un vif débat.

Robert Brasillach est le fils d'un officier, le lieutenant Arthémile Brasillach.

Robert vient au monde le 31 mars 1909 et n'a que 5 ans lorsque son père meurt pour la France au Maroc,

lors d'un engagement contre des tribus insoumises à Khénifra, en novembre 1914. La famille Brasillach, qui compte sa mère Marguerite et sa sœur Suzanne, quitte alors le Maroc pour Perpignan, où Marguerite Brasillach épouse par la suite en secondes noces le Dr Paul Maugis. Opposé à cette union, le jeune Robert écrit une lettre d'insultes au médecin. Cette verve épistolaire deviendra coutumière du futur écrivain. À 16 ans, il part pour



Le 20 décembre 1936, Robert Brasillach, déjà considéré comme un intellectuel « fasciste », donne une conférence présidée par Charles Maurras, figure tutélaire de l'extrême droite. Maurras condamnera la réputation en 1941 de *Je suis partout*, dont Brasillach assure la rédaction en chef depuis 1937, ce qui séparera les deux hommes. Pour le vieux militant nationaliste, poursuivre la revue après la défaite de la France est une trahison.

Paris pour étudier au lycée Louis-le-Grand. C'est là que la formation philosophique de Brasillach commence réellement. Il y rencontre notamment Maurice Bardèche, son futur frère en écriture.

Un intellectuel marqué à droite

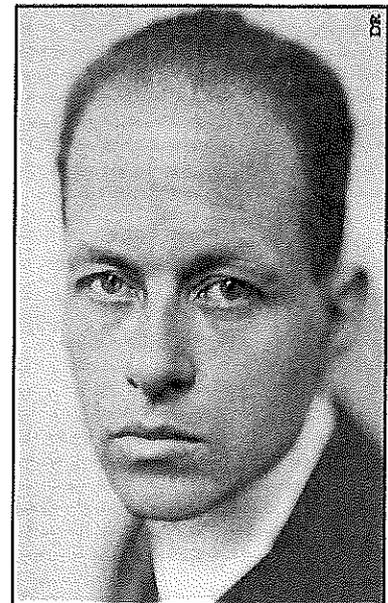
En 1928, Brasillach est à l'École normale supérieure, où se forme l'élite intellectuelle du pays. On ne manque pas d'y souligner son statut de pupille de la nation, du fait de la mort de son père au champ d'honneur. Cela lui donne également droit à un défraiement total pour sa scolarité. Il y parfait ses connaissances et aptitudes littéraires et s'intéresse à la poésie et au cinéma. Il évolue dans un milieu de droite conservatrice et se rapproche de l'Action française.

Très vite, il se fait remarquer comme un critique talentueux mais acerbe, capable d'assassiner verbalement ses opposants. Il prend également la direction d'une revue étudiante à tendance fasciste, affichant un nationalisme et un antisémitisme profonds et sans appel. Il restera fidèle à ses convictions durant toutes les années 1930 et la guerre, ce que l'on ne manquera pas de lui rappeler lors de son procès. Comme tant d'autres à l'époque, il ne voue guère de sympathie aux institutions républicaines et à la démocratie. Seulement, lui l'écrit dans chacun de ses textes.

Sorti de Normale, il entreprend une carrière d'écrivain et de critique de cinéma. Il publie notamment *Le Procès de Jeanne d'Arc* en 1932, où il dénonce un procès injuste et expéditif. Puis, en 1935, avec son ami Maurice Bardèche (devenu

son beau-frère), il coécrit *Histoire du cinéma*, considéré comme l'un des premiers ouvrages sérieux du genre en France. Son livre de 1939, *Les Sept Couleurs*, le place parmi les favoris pour recevoir le prix Goncourt, mais il le rate de peu. On considère sa prose comme agile, empreinte de références littéraires et d'un vocabulaire bien manié, mais ses histoires sont banales et témoignent d'un romantisme étouffant. Critique littéraire et de cinéma dur et même insultant, Brasillach ne propose dans ses propres œuvres que des fictions convenues et molles...

Malgré tout, le jeune auteur se fait remarquer tant à droite qu'à gauche, et en 1937 il devient rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Je suis*



Une fête donnée chez Robert Brasillach, rue Lecourbe, le 7 mars 1936. Critique de théâtre et de cinéma, Brasillach, comme Drieu la Rochelle - autre écrivain collaborateur, en photo ci-dessus -, est un membre important de la vie parisienne et intellectuelle dans les années d'avant-guerre. Mais il n'a pas le charme ni le goût pour les femmes de l'auteur de *Gilles*... Brasillach est le deuxième à partir de la gauche, avec Maurice Bardèche (portant lui aussi des lunettes) à ses côtés.

Sur la plage du Canet en 1929. Trop jeune pour combattre pendant la Grande Guerre, l'expérience du combat se limitera pour Brasillach à la mobilisation sur la ligne Maginot et à quelques mois de captivité. Il n'a d'ailleurs pas le physique d'un homme de terrain, mais il montrera lors de son procès qu'il ne manque pas de courage.



partout, journal antiparlementaire, maurrassien, et qui tend ouvertement vers le fascisme à l'approche de la guerre. C'est également en 1937 que Brasillach publie *100 heures avec Hitler*, suite à une visite au congrès de Nuremberg cette année-là. Il y décrit la séduction du nazisme, tout en étant quelque peu critique sur le régime et sa portée. Il admire Hitler jusqu'à un certain point, mais ne veut pas du nazisme tel quel en France. Il juge que la France doit instaurer son propre système fasciste, comme l'ont fait l'Italie, l'Allemagne et l'Espagne. Il voit l'Allemagne de Hitler comme « une forteresse magique » et aimerait que la France en devienne une également, à sa manière.

Les unes de *Je suis partout*

Hebdomadaire d'actualité d'inspiration fortement maurrassienne avant-guerre, *Je suis partout* vire franchement fasciste et antisémite, entre autres sous la direction de Brasillach, à partir de 1936. Après l'éviction de ce dernier en 1943,



le titre se rapproche encore plus de l'Allemagne et de la ligne préconisée par les « nationaux-révolutionnaires » jusqu'au-boutistes (Déat, Doriot). Le dernier numéro est publié le 16 août 1944.

La guerre : mobilisation puis collaboration

Brasillach est mobilisé en 1939 et part au front sur la ligne Maginot. Il voit peu d'action, mais est fait prisonnier de guerre et est envoyé en Allemagne, à Warburg. Cette expérience va renforcer son admiration pour ce pays, sa haine de la démocratie et son antisémitisme. Ses lettres envoyées à sa sœur et à Bardèche en témoignent. Il recommence à publier dans *Je suis partout* en mars 1941, alors qu'il est encore prisonnier, les Allemands le laissant envoyer ses articles ; de par leur nature, ils ne peuvent nuire à l'occupant, au contraire ! Brasillach soutient le régime de Vichy, Pétain et la Révolution nationale. Il encourage la collaboration et demande une législation plus stricte contre les Juifs. Peu après, il retourne à Paris pour reprendre les rênes de son hebdomadaire.



Robert Brasillach à Brunoy après une veillée du solstice d'été en 1942. L'ancien normalien est alors rédacteur en chef de *Je suis partout* et totalement engagé dans la Collaboration... Il sera pourtant évincé du journal un an plus tard par les « enrégés » du rapprochement avec l'Allemagne, tels Pierre-Antoine Cousteau ou Lucien Rebatet.

Ses écrits sous l'Occupation sont empreints d'un rejet catégorique de la République et de ses valeurs. Comme Vichy, il condamne ce système pour la défaite de la France et prône le fascisme et le nationalisme français comme seuls obstacles à l'annihilation. Il entend travailler main dans la main avec l'Allemagne, nation la plus puissante d'Europe, mais sans se faire assimiler par elle. La France et l'Allemagne doivent être des sœurs pour Brasillach, elles ne devraient pas avoir à s'affronter, mais compter l'une sur l'autre. Elles ont des ennemis communs et doivent lutter ensemble contre eux pour vaincre.

Les Juifs, les communistes et les républicains, tels sont les ennemis pour Brasillach. Dans un article de 1941, qu'il signe du sobriquet « L'Ubiquiste », il proclame « la guerre des rats ». Ces « rats » sont en fait les Juifs, qui dévorent la cité et y répandent maladies

et malheurs. Ils se font passer pour des chats (les bons) pour ne pas être exterminés, mais la ruse ne saurait durer. Tels sont les subterfuges littéraires de Brasillach pour encourager ses lecteurs à la haine contre les Juifs et à leur persécution. La triste radicalisation du régime de Vichy contre les Juifs témoigne également de cela. À ce titre, la responsabilité de l'écrivain peut être retenue, et elle le sera.

Brasillach se présente comme un collaborateur actif, et non comme un homme subissant l'Occupation. Il utilise *Je suis partout* comme une tribune pour se faire entendre et ne revient jamais sur ses propos. Les rares qui osent s'opposer à lui subissent son courroux, qu'il affûte sans cesse. *Je suis partout* voit ses tirages augmenter tout au long de la guerre, passant de 150 000 exemplaires en 1941 à 300 000 en 1944, faisant de la revue l'un des principaux journaux français. Malgré tout, la rédaction

subit une véritable crise interne en 1943, lors du conflit qui oppose Brasillach, toujours rédacteur en chef, à Lucien Rebatet, un jeune collaborateur à la verve encore plus acérée.

L'antisémitisme de Rebatet est en effet incroyablement violent, tant dans ses articles que dans ses ouvrages. Il revendique, notamment dans son livre *Les Décombres*, un nationalisme plus implacable encore que celui de Brasillach et tourne en ridicule les nationalistes qu'il juge trop mous, tels les « séniles » qui dirigent l'Action française. Devant l'avancée alliée et l'inéluctable défaite allemande, deux camps se forment au sein du journal : les vichystes, attachés à préserver la France, et les pro-Allemands. Brasillach se range dans la première catégorie, jugeant à raison la cause allemande perdue. Il défend l'idéal d'un État français fort, uni, souverain, mais demande à ce que l'on cesse de parler de la

Visite de Doriot à la LVF sur le front russe, accompagné des journalistes Robert Brasillach et Claude Jeantot. On aperçoit en arrière-plan une automitrailleuse française Panhard réutilisée par l'armée allemande. Juin 1943, photo prise à Belinichi, Biélorussie.



future victoire allemande, la sachant impossible. Il perd pourtant cette guerre interne et quitte le journal en août 1943.

Le procès

Un an plus tard, en août 1944, Paris est à la portée des Alliés. Effrayé, Brasillach se cache en attendant de décider quoi faire. Sa mère et son beau-père sont arrêtés par les FFI et interrogés. On veut trouver cet écrivain collaborateur, ce traître à la patrie. Le ton du procès est donné avant même qu'il ne soit engagé. Après un mois d'hésitation, Brasillach se présente à la préfecture de police pour se rendre. Dans l'intervalle, son ami Bardèche* a également été arrêté, mais pour peu de temps. Brasillach est incarcéré à Noisy, puis à Fresnes. Ironiquement, cette période de sa vie, loin du chaos extérieur, sera l'occasion de trouver une certaine sérénité, comme il l'explique dans son journal. L'écrivain se prépare pour les interrogatoires, ajuste son verbe et ses arguments. Jacques Isorni, futur avocat de Pétain, l'assiste pour préparer sa défense.

Le lieutenant Robert Brasillach de retour de captivité en Allemagne en avril 1941. Il reprend immédiatement la rédaction en chef de *Je suis partout*.

Pour l'accusation et pour une bonne partie de l'opinion, avide de vengeance, Brasillach symbolise la trahison absolue, le talent français au service de l'ennemi ; « intelligence avec l'ennemi » selon le terme officiel. De Gaulle a estimé que plus on a de talent, plus sa responsabilité est grande, aggravant le cas de Brasillach. Marcel Reboul, le procureur, l'accuse non seulement d'avoir servi Vichy, mais aussi de « germanophilie outrée ». Il utilise notamment les lettres de Brasillach, dont une écrite à Lucien Rebatet** où il proclame être « germanophile et français ». Maître Isorni utilise également cette lettre pour défendre son client, mettant l'accent sur la deuxième partie de la phrase... C'est une confrontation rhétorique de haut niveau.

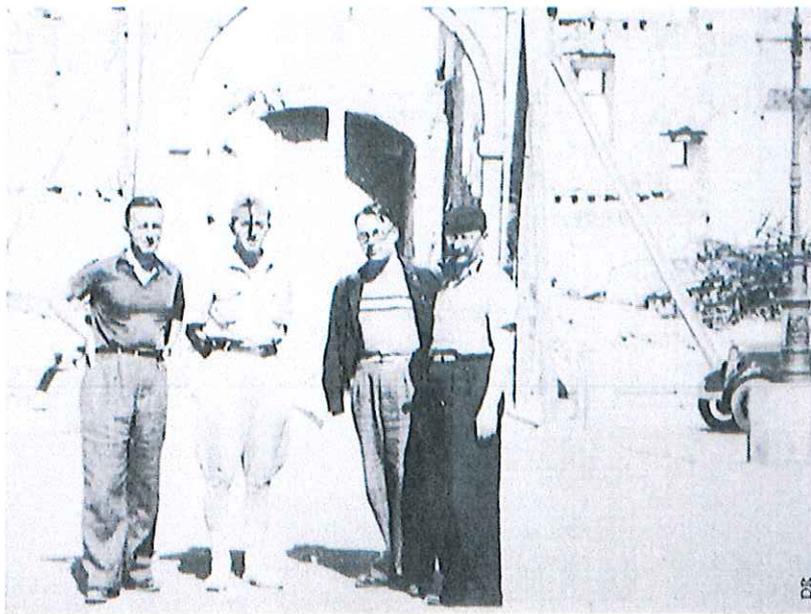
Le procès est d'une brièveté et d'une intensité égales. Il commence le 19 janvier 1945 à 13h00 et se termine le soir même, à 18h00. Aucun témoin n'est appelé ;



Brasillach prend en charge une bonne partie de sa défense. Il s'exprime comme un élève de Normale devant un jury d'examen. Alors que Maître Reboul le fustige et présente des dizaines de citations antisémites et antirépublicaines issues de ses articles, Brasillach clame le droit de chacun de s'exprimer et, le cas échéant, de se tromper. Si Maurras, autre incriminé célèbre, se déclarera innocent de ce dont on l'accuse, Brasillach, lui, ne bronche pas, il fait face, suscitant une certaine admiration. Il n'a que 36 ans quand il est jugé mais en paraît davantage, de par son calme et sa culture. Il rappelle au tribunal qu'il n'a jamais été membre d'un



Conférence de *Je suis Partout* à Magic City le 3 mars 1942. À la tribune, Pierre-Antoine Cousteau ; on aperçoit Brasillach à la table en arrière-plan avec ses petites lunettes rondes.



parti politique, qu'il n'a jamais exercé de fonction administrative, qu'il n'a fait qu'écrire librement ce qu'il pensait. Malgré tout, il est accusé de haute trahison et encourt la peine de mort.

Le procureur Reboul, utilisant habilement le talent de l'auteur contre lui, souligne les qualités littéraires de Brasillach, son sens de l'analyse et de la critique, les invoquant comme facteurs aggravants de son comportement. Il savait ce qu'il faisait et encourageait les Français à trahir leurs valeurs. Maître Isorni, désarmé par un tel réquisitoire, fonde également sa plaidoirie sur le talent de Brasillach. Au final, il ne fait que renforcer le dossier de l'accusation.

Durant ces six heures de procès, Brasillach devient le symbole des intellectuels français qui ont trahi. Il est jeune, doué, connu et ne dément rien. Il est la cible parfaite pour faire passer un message clair à toute la nation. Cet homme de l'élite, normalien de surcroît, doit payer pour les fautes d'une génération, d'un système. Ses propres actions

Robert Brasillach le jour de son procès, le 19 janvier 1945. Le procès durera seulement une journée et la décision de fusiller l'accusé sera prise en une vingtaine de minutes.

deviennent presque secondaires : on veut non seulement faire un exemple, mais remettre les compteurs à zéro. L'élite qui a fauté, celle qui a collaboré



spéciaux » de *Je suis partout* dans les ruines de Tolède en juillet 1938, en pleine guerre civile espagnole. L'hebdomadaire est alors évidemment engagé à fond derrière le camp nationaliste.

et qui a honni la République, doit mourir. Brasillach subit donc un procès expéditif, dénoncé par de nombreux magistrats après les faits et encore aujourd'hui.

Verdict et exécution

Au soir du procès, après vingt minutes de délibération, Brasillach est condamné à mort. Suite à cette nouvelle, un regroupement d'auteurs parmi lesquels Jean Cocteau, Colette, Arthur Honegger, Maurice de Vlaminck, Jean Anouilh, François Mauriac, Albert Camus, Marcel Aymé et d'autres signent une



Dans les jours qui suivent le procès, plusieurs écrivains, dont Camus, François Mauriac, ou Jean Anouilh (ci-dessus, de gauche à droite) tentent d'obtenir la grâce de Brasillach. Mauriac, que de Gaulle tient particulièrement en estime, rencontre même le général mais ce dernier se refuse à commuer la peine prononcée. Cette décision lui sera fortement reprochée, d'autres collaborateurs, moins brillants et plus engagés dans l'action, échappant eux à la mort. Maurras (ci-contre), l'un des maîtres à penser de Brasillach, sera condamné pour « intelligence avec l'ennemi » à la simple dégradation nationale.

pétition pour demander la grâce de Brasillach. Ils ne sont pas entendus. De Gaulle ne le gracie pas. Les motifs du Général n'ont jamais été dévoilés. Pour certains, de Gaulle se devait de donner des gages aux communistes, qui demandaient l'exécution de Brasillach ; pour d'autres, il souhaitait réellement la mort de l'écrivain, considérant son influence et la violence de ses écrits. Quoi qu'il en soit, il maintient la décision du tribunal, et Brasillach est fusillé au fort de Montrouge le 6 février 1945.

Les conditions du procès de Brasillach constituent l'une des principales dérives du système judiciaire de la Libération. Si personne ne peut nier sa collaboration active et la teneur incroyablement haineuse et agressive de ses propos, les circonstances dans lesquelles il fut jugé n'étaient pas dignes des institutions de la justice française. Ce procès, achevé en un temps record, en pleine période de purge, sans aucun témoin requis, où le verdict fut rendu en un éclair, n'eut pas pour objet de rendre justice ou d'établir des faits, mais bien de

condamner à mort un homme pour ses propos et ce qu'il incarnait. Que Brasillach eût mérité la mort est une opinion à laquelle chacun est libre de se rallier, mais fallait-il pour autant que la justice française s'abaisse à ce procès bâclé et à cette condamnation expéditive ?

Il serait vain et grotesque de vouloir réhabiliter Brasillach. Ses idées sont, malgré tout ce qui a été dit par ses partisans, porteuses d'un message répréhensible par tout État de droit. Mais il serait tout autant saugrenu de tenir son procès pour juste et équitable. En janvier 2011, l'avocat général Philippe Bilger a publié un ouvrage qui revisite en détail le déroulement du procès Brasillach



(20 minutes pour la mort), restituant cette décision de justice dans le contexte particulier de l'épuration. Condamné et fusillé à la hâte, Brasillach, intellectuel totalement engagé – et ce, bien avant la guerre – dans la collaboration et la fascisme, a indéniablement payé pour certains, et en tout cas pour avoir été le symbole d'une certaine classe d'intellectuels. ■

Maurice Bardèche, ami d'étude et de lettres de Brasillach, ne sera que peu inquiété après la guerre, car son activité de collaborateur resta modeste, malgré quelques articles dans *Je suis partout*. En revanche, il fit preuve d'une activité débridée dans l'immédiat après-guerre, se faisant connaître pour ses écrits fascistes. Un collaborateur d'après-guerre...

Lucien Rebatet, également condamné à mort en 1946 pour les mêmes chefs d'accusation que Brasillach, sera gracié en 1947 par Vincent Auriol, peine commuée en travaux forcés à perpétuité. Libéré en 1952, il reprendra alors son activité de critique et d'écrivain.

Louis Darquier de Pellepoix (1897-1980) et Robert Brasillach (1909-1945).

Darquier de Pellepoix est le plus injustement calomnié et oublié, des hommes politiques, comme Brasillach fut le plus calomnié des écrivains. Bien que souvent partielle, toujours prudente, quelquefois attentive au bien être de son sujet, on doit à la biographe Carmen Callil la première réparation à cet affront, et à cette injustice comme la Duchesse Louise de Valence l'avait fait pour Degrelle. C'est elle qui par ailleurs fait le jour et la lumière sur la rencontre entre le polémiste, et l'écrivain, sur les circonstances de leur éloignement, et qui apporte même une lumière sur le respect, et la connaissance qu'ils avaient l'un de l'autre, au cours de leur carrière respective, la plus longue et la plus courte de l'histoire du nationalisme français.

Louis Darquier de Pellepoix est donc né à Cahors, le 19 décembre 1897, fils de Pierre Darquier, médecin (1869-1942), et de Louise Laytou (1877-1956). Il fréquente le lycée Gambetta, la section Action Française de sa ville, puis de Toulouse, puis la Faculté Sciences jusqu'en 1914. Puis il monte à Tours, où il s'engage, dès juillet 1915, au 5^e Régiment de cavalerie comme cuirassier de deuxième classe.

En juillet 1916, il est brigadier au troisième régiment de cavalerie. Réserviste à Beauvais, il combat au Chemin des Dames, puis à Reims et à Prunay, et, le 19 décembre 1917, il passe dans l'artillerie, à Fontainebleau. Caporal, puis sergent, puis aspirant, au 49^e Régiment de Toul, et de Moreuil, il participe aux combats de Hangard en Sancerre et à la Deuxième bataille de la Marne. Le 12 septembre, il combat à Saint-Mihiel, près de Verdun, et défile derrière Pétain et Poincaré dans Metz, où il est démobilisé le 1^{er} octobre 1919. Héroïque dans les tranchées, mais indiscipliné, il rentre chez lui à Neuilly. En 1920, il trouve un emploi en insérant des encarts publicitaires dans les bottins ou dans les annuaires, 53 rue Lafayette. En 1922, il est négociant au 250, boulevard Haussmann, à Strasbourg et à Anvers. Il donne d'ailleurs sa démission le 29/11/1925, qui sera définitive le 1^{er} janvier 1927, et épouse, à Londres, le 19 avril 1928, Myrtle (1893-1970), qui donnera un ton, un aspect et un virage anglophile à sa destinée et qui le fait voyager, pur l'heure, en Australie et aux U.S.A. (Via Le Touquet). Le couple rentre en Angleterre puis en France. Louis fréquente alors les clubs à la mode, et devient père d'Anne, le 3 septembre et il vit de vagabondages et d'écriture entre Londres et Paris, et il écrit le roman : *Faux Dieux*, hélas jamais retrouvé ni publié. En 1933, Louis rentre chez son frère Jean 92, rue Jouffroy à Neuilly, ainsi qu'aux Camelots du Roi rue Saint-André des Arts. Blessé lors des émeutes du 6 février 1934, il demeure hospitalisé durant trois mois à Bichat. Il y reçoit la visite de Léon Daudet et de Maurice Pujo. Secrétaire, puis rédacteur au *Jour*, en août 1934, puis à *L'Action Française*, de Maurras et Coston, il est, le 5 mai 1935, candidat F.N. dans le Septième arrondissement de Paris, élu Conseiller Municipal et Général de la Seine.

C'est lors de sa conférence de juillet 1936 qu'il rencontre, pour la première fois, rue Laugier, Robert Brasillach, puisque les orateurs et les intervenants sont non seulement Darquier de Pellepoix lui-même, mais encore et aussi Robert Castille, Henry Charbonneau, Jean-Pierre Maxence, Lucien Rebatet, Henri Massis (il a d'ailleurs pour héros à cette époque Céline, Rebatet et Brasillach, tous deux issus de l'Action Française), les derniers intervenants étant Maurice Bardèche, le beau-frère de Robert Brasillach, Georges Blond et Thierry Maulnier.

Ensuite, le 20 mai 1937, il lance une feuille hebdomadaire intitulée *L'Antijuif*, qui tiendra jusqu'au 22 janvier 1938. Mais le 24 février 1938, il fonde le journal : *La France enchaînée*.

La deuxième rencontre et la seconde conférence a lieu le 20 octobre 1937. Louis y retrouve les romanciers et journalistes antisémites : Pierre Gaxotte et Brasillach, Rebatet, Pierre Antoine et Jacques Cousteau, Alain Laubreaux, Georges Blond, Maurice Bardèche, Cousteau, Blond, Brasillach firent des voyages en Allemagne de 1936 à 1939. A son poste de Rédacteur en Chef, Brasillach utilisait la même approche de Louis Darquier, traitant *la question juive*, de *question singe*.

En 1939, il est mobilisé à la première batterie anti-char du 66^e Régiment de la Deuxième Armée du Général Huntziger. Il combat en juin 1940, entre Reims et Troyes. Puis il est fait prisonnier en Pologne, puis il rentre à Berlin d'abord, puis à Paris en Août 1940. Il est le premier à être libéré par les Allemands, avec Marcel Bucard, et Robert Brasillach.

A l'automne 1940, tiennent le haut du pavé les nationalistes et les antisémites et les intellectuels et journalistes parisiens : Rebatet et Brasillach, les politiques : Doriot et Déat, les marginaux et les « *Conspirateurs à la petite semaine* » sont : Céline, Montandon, Deloncle, Coston, Darquier. La plupart sont traînés dans la boue par la biographe qui rend tout de même son admiration pour Thierry Maulnier, « *Condisciple de Robert Brasillach à l'E.N.S.* »

Pendant que « *Brasillach, de retour de captivité en 1941, fit de Je Suis Partout le plus important hebdomadaire de l'époque* », le 15 juillet 1941, Louis reçoit la Croix de Guerre avec palmes des mains du Général Huntzinger.

Le 8 mai 1942, il est nommé Secrétaire d'Etat aux questions Juives, en remplacement de Xavier Vallat, jugé trop modéré. Il y retrouve Abetz et Céline.

Pour bien rappeler l'atmosphère de l'époque, il faut souligner qu'à Paris, le plus éminent des « *collabos* » parisiens, Robert Brasillach, écrivit dans *Je Suis Partout* en septembre 1942, « *Il faut se séparer des Juifs en bloc et ne pas garder de petits* », ressasse la biographe, qui s'attendrit tout au long du récit sur Louis tout en insultant son entourage. Elle est ensuite relayée par un certain Weber qui déborde d'insultes contre Maurras « *dénonçait et conspuait Rebatet, Brasillach, et Drieu* », qu'il qualifiait journellement de « *traîtres* » et de « *collabos* » dans *L'Action Française*.

Le 29 mai 1943, il donne un banquet rue d'Alsace, pour fêter le Premier Anniversaire du Ministère aux Questions Juives, et le Vingtième Anniversaire du *Pilori*, Brasillach, Céline et Rebatet, Coston, Montandon, Laubreaux, Cousteau sont présents, mais Abetz, Laval et Bousquet refusent de venir, et se font représenter par Schleier, Achenbach et Orlandini, Consul Général italien. C'est la dernière fois que Darquier et Brasillach se retrouveront.

Voici ce qu'on retient de Robert Brasillach (1909-1945) : Maurrassien, romancier, l'un des écrivains les plus importants de la droite française. Collaborateur et pronazi, à l'instar de Lucien Rebatet. Rédacteur en chef du délationniste *Je Suis Partout*, Robert Brasillach fut condamné à mort et fusillé en février 1945.

Louis, pressé par les ultras de Berlin et les modérés de Vichy depuis le début de son mandat, démissionne de son Ministère le 7 février 1944. C'est Charles du Paty du Clam qui assure l'intérim, puis Joseph Antignac sera son successeur au Ministère aux Questions Juives jusqu'en août 1944. Réfugié d'abord à Neuilly, c'est son frère René Darquier (1901-1967), et l'écrivain Anatole de Monzie qui vont lui fournir la voiture et les papiers nécessaires pour franchir la frontière espagnole, le 30 octobre. Il arrive à Madrid le 2 novembre 1944. Dès son arrivée, il fonde un groupe d'aide au réfugiés, vend, pour vivre, des bretelles au coin de la rue, donne, chez lui, des cours particuliers de français et d'anglais. Il retrouve avec enthousiasme François Gaucher et Abel Bonnard aux terrasses de Madrid. Mais il se brouille avec Degrelle, Laubreaux, Saint-Paulien (Darquier se vengera d'eux, en traitant la Belgique de sous-culture). Le 10 décembre 1947, il est condamné à la peine capitale. A Madrid, il s'occupe, en trouvant un emploi de traducteur d'anglais et d'allemand à la Croix Rouge, puis à la Radio Nationale. Vers 1960, « *Louis avait un gros trou dans la cuisse, séquelle de son opération du 6 février 1934, et un doigt raide, sur lequel il ne tarissait pas de plaisanteries douteuses* ». Il en profite pour fréquenter les bibliothèques madrilènes et pour écrire un projet de livre anti-maçonnique : « *qu'il ne mènera jamais à bien* ».

Pour Louis, tout s'effondre le 18 juin 1970 où il perd sa femme Myrtle, et le 7 septembre 1970 où il perd sa fille : Anne Darquier. 1975 : Mort de Franco et de son frère Jean Darquier. Louis continue à travailler pour le Ministère du Tourisme.

Arrive le coup de théâtre de l'interview fracassante qu'il donne à Philippe Gautier, journaliste à *L'Express*, en août 1978, très à charge contre René Bousquet, et qui devait déclencher la longue traque du judaïsme français contre Touvier, Barbie, et Papon, et provoquer finalement l'assassinat de Bousquet en 1993. Après ce dernier coup d'éclat, Louis Darquier de Pellepoix meurt le 29 août 1980, à Carratraca, ville d'eau où il séjournait « *sous les lauriers roses, les orangers et les citronniers, et les géraniums lierre* ».

Robert Brasillach avait vécu en poète et était mort en martyr. Louis Darquier avait vécu toute sa vie en martyr et était mort finalement en poète, mais c'est encore Jean Gayet qui résume le mieux sa vie, sa pensée et sa conduite par ce trait : « *C'était un comédien de boulevard* ».

Joël Laloux

Compte-rendu du bulletin n°122

[...] dès les études secondaires, je me mis à lire comme un enragé. Peu intéressé assurément par les livres qui m'étaient imposés, je fus un incondicional de Maurice Genevoix, malgré la difficulté de son vocabulaire, puis de François Mauriac, Julien Green, Victor Hugo, Paul Claudel, et enfin Robert Brasillach. « Le voleur d'étincelles » fut un véritable éblouissement. Ce dernier auteur était évidemment peu apprécié de mes maîtres, nous étions dans la foulée de Mai 68, mais j'arriverai à leur imposer l'étude de « Comme le temps passe » comme travail d'analyse de livre en classe de rhétorique. Pour ne pas trop indisposer le prof à mon égard, je choisis pour contrebalancer un auteur russe pré-bolchevik au troisième trimestre : Théodore Mikhaïlovitch Rechetnikov, que le digne professeur ne connaissait d'ailleurs pas. Car, j'oubliais de le dire, j'étais aussi un fanatique de la littérature russe. Tourgueniev, dont les « Mémoires d'un chasseur » m'avaient enthousiasmé, Gogol avec « Tarass Boulba », Pouchkine avec « La dame de Pique »... Question poésie, ma vocation date seulement de la ... Poésie, ce dernier terme désignant l'avant-dernière année des études secondaires avant l'enseignement « rénové ». Très vite, Georges Rodenbach eut ma préférence, avec ses demi-teintes, sa nostalgie profonde, ses villes mortes, ses béguinages, son attachement viscéral au passé. Je pense avoir lu toute ses œuvres, et c'est certainement les ouvrages de Rodenbach que j'ai le plus relus (une quinzaine de fois « La Petite Veuve », et quatre ou cinq fois « Bruges-la-Morte ».)

Bulletin de l'association des amis de Robert Brasillach : encore un excellent numéro qui nous arrive de Suisse : case postale 3763 CH-1211 Genève 3. Ce bulletin recense les articles de presse, et ils sont nombreux, dans lesquels il est question de Robert Brasillach. Mais il sauve aussi de la disparition des avis déposés sur internet, et normalement voués à l'oubli puisqu'internet est le lieu par excellence où ce qu'on trouve aujourd'hui n'y sera plus demain. On trouvera aussi dans ce numéro 122 un dossier sur Suzy Solidor, l'interprète de la chanson « Lili Marlène », un hommage à Michel Mohrt, de l'Académie française (« Aujourd'hui meurt un défenseur de la France traditionnelle à l'heure où tombe le dernier cap des saints : l'Académie Française. Le Grand Magasin de Richelieu est devenu un Lidl de périphérie. Mohrt est mort épée au poing, rejoignant ses amis de l'Europe nouvelle et de la France éternelle. Son honneur s'appelait fidélité. »), et des poèmes de deux de nos vieux complices : Henri de Fersan et Gabriel de Civray. Lecture à ne pas manquer !

Altair, n°151, mars 2012

Compte-rendu des Cahiers n°50

C'est toujours avec impatience que nous attendons la sortie des *Cahiers des Amis de Robert Brasillach* dont la parution est irrégulière (sans cesse pour le même motif dans notre famille de pensée ; le « nerf de la guerre » !). Nous le déplorons, nous le demandons à chaque fois que l'opportunité nous en est offerte : abonnez-vous aux revues, bulletins, journaux ou cahiers que publient nos amis au prix de sacrifices parfois héroïques ! Hélas ! nos appels restent trop souvent sans réponses ! Tandis qu'il suffirait que chacun d'entre nous verse quelques dizaines d'euros par an pour s'abonner à l'un ou l'autre de nos confrères pour que continuent de paraître cette palette de revues vives, documentées, intelligentes qui sont les petits grains de sable pour enrayer le rouleau-compresseur conformiste au service de l'ogre mondialiste qui ca finir par nous englober si nous nous obstinons à ne pas réagir !

Les Amis de Robert Brasillach viennent donc de servir à leurs abonnés le 50^e Cahier (daté des « années 2009-2010 »). C'est un document d'un intérêt exceptionnel puisqu'il consiste en la reproduction intégrale d'un texte resté méconnu et inédit de Robert Brasillach, une œuvre de jeunesse intitulée *Comment écrit...* dont le manuscrit a été découvert par Alexis Chevalier et qui regroupe une suite de pastiches dans lesquels l'auteur de *Comme le temps passe* écrivait à la manière de... quelques-uns de ses illustres devanciers

(Corneille, Hugo, La Bruyère, Farrère, Ronsard... ils sont trente au total...). Nous recommandons à tous les amateurs de l'œuvre de Brasillach de se procurer ce document qui deviendra une pièce rare et recherchée lorsque son tirage ne sera plus disponible, très probablement assez rapidement. En même temps que la sortie de ce 50^e numéro, les ARB ont fêté leur soixantième anniversaire ; ils ont en effet vu le jour en 1950 à l'initiative de leur fondateur Pierre Favre. L'actuel directeur, Philippe Junod relate en quelles circonstances s'est déroulée cette naissance ; « trois jeunes hommes sans ressource autre que leur volonté et qui se retrouveront vite une centaine à honorer le Poète de Fresnes, dont les œuvres, alors presque introuvables, circulent sous le manteau ».

Pour recevoir ce n°50 des Cahiers (riche de 180 pages agrémentées d'illustration et reproductions de documents rares) versez votre adhésion pour l'année 2012 en précisant bien que vous désirez ce volume : 40 € (ce ne sont bien que les quelques dizaines que nous évoquons ci-dessus) à envoyer à Association des Amis de Robert Brasillach (case postale 3763, CH-1211 Genève 3, Suisse).

Lectures Françaises n°657, Janvier 2012

LU SUR INTERNET

Brasillach icône gay malgré lui

Comme les communautaristes noirs enrôlent Alexandre Dumas qui ne leur a rien demandé, le puissant lobby gay tente de rallier le maximum de célébrités sous la bannière arc-en-ciel. Même si elles ne l'étaient pas. L'avantage de l'*outing post-mortem*, c'est que les victimes ne peuvent se défendre. C'est ainsi que le site inverti *Hexagone gay* revendique Brasillach comme un aspirant au triangle rose...

« Robert Brasillach a focalisé sur lui, à la Libération, le rejet de la collaboration avec les nazis. Ecrivain, journaliste et critique de cinéma, Robert Brasillach est, très jeune, attiré par les thèses d'extrême droite. C'est naturellement qu'il adhère à l'Action Française et rédige ses premiers articles dans la chronique littéraire du journal de ce mouvement d'extrême droite. Auteur de nombreux recueils de poèmes et de nombreux romans, il va, au fil de l'accélération des événements, épouser les idées fascistes, antisémites, anti-communistes et anti-républicaines. Lors du désastre de 1940, il va être prisonnier de guerre en Allemagne. A son retour à Paris, il devient rédacteur en chef du journal collaborationniste "Je suis partout". Il appellera à l'assassinat de Mandel, ce qui se produira, et écrira des articles violemment antisémites déclarant "qu'il faut se séparer des juifs en bloc et ne pas garder de petits".

A la fois fasciné par l'image sublimée de la beauté masculine et arienne véhiculée par le nazisme mais aussi par le goût de l'uniforme, il voue néanmoins une haine certaine à l'homosexuel efféminé, cause de la décadence de la société. Il n'abordera jamais son homosexualité en public mais elle était connue de son entourage et transparaît dans certains de ses romans à travers la description de jeunes hommes virils.

A la Libération, Robert Brasillach se constitue prisonnier pour faire libérer sa mère arrêtée pour faire pression. Il est jugé en 6 heures lors d'un procès expéditif et bâclé. A plusieurs reprises des allusions sans équivoques font référence à son homosexualité durant ce jugement (selon Alice Kaplan) afin de le discréditer définitivement auprès des jurés qui seraient susceptibles de lui trouver des excuses. Malgré une pétition qui réunit les signatures de 63 écrivains de l'époque, autant de droite que de gauche, le Général de Gaulle lui refusera la grâce. Robert Brasillach sera fusillé le 6 février 1945 à l'âge de 35 ans ».

Brasillach et Jules Romains

Sur Jules Romains et la Franc-maçonnerie, cf. un article de Brasillach dans *Les Quatre jeudis*. Brasillach y explique que toute l'œuvre de Jules Romains est dominée par les thèmes francs-maçons : la construction, la camaraderie, la pitié, la société secrète, l'initiation, etc.

Site Books Google, extrait de Denis Martin, *sur la piste des OPNI (Objets Politiques Non identifiés)*, éditions Karthala

Pas de salauds d'un côté, ni de héros de l'autre

Loués soient Claire Paulhan, Olivier Corpet et Robert Paxton ! Grâce leurs soient rendues pour avoir organisé l'exposition « Archives de la vie littéraire sous l'Occupation » qui se tient à l'Hôtel de ville de Paris jusqu'au 9 juillet (entrée libre). Elle vient à point : une récente polémique particulièrement oiseuse sur Jean Jardin avait éclairé cette période d'une lumière si manichéenne que le beau mot de « complexité » était devenu un gros mot. Or cette exposition a l'immense mérite de revisiter la Collaboration et la Résistance, du moins celles des journalistes, des écrivains et des éditeurs, en inscrivant leurs engagements dans la complexité, dût-elle parfois virer à l'ambiguïté. Dès l'ouverture, on y est. Ce ne sont pourtant que des « unes » de journaux, mais il suffit de voir côté Résistance celle des *Lettres Françaises* co-fondé par Jacques Decour, fusillé par les Allemands, et Jean Paulhan, et en face côté Collaboration celle de *Comoedia* faisant l'éloge des *Fleurs de Tarbes* le nouveau livre du même Jean Paulhan, pour comprendre que tout est toujours plus compliqué que ne le prétendent les explications tranchées : d'anciens liens personnels autant que la loyauté envers certaines institutions transcendaient souvent les clivages idéologiques. La suite relève du même esprit. Le titre de l'exposition annonce la couleur : c'est bien d'"archives" dont il s'agit. Rien n'est moins spectaculaire ni moins démagogique que cette vision en éclats. La Ville aurait préféré quelque chose de plus rock and roll mais Claire Paulhan, éditrice, petite-fille de Jean Paulhan et l'un des trois commissaires de la manifestation, a tenu bon : "On n'y trouvera ni la carlingue ni la montre de Saint-Exupéry, ni même une étoile jaune en tissu car nous ne voulions pas d'objet, que des textes, manuscrits ou imprimés, papiers d'identité, photos" précise-t-elle. De quoi reconstituer l'époque en un puzzle aux accents si personnels que les organisateurs parlent volontiers d'"archives existentielles". Après l'exposition sur le centenaire de Gallimard à la BnF, c'est la deuxième fois qu'on tente le pari risqué de donner à voir une exposition où tout est à lire. Rien de moins évident en dépit des efforts de la scénographie et de l'ingéniosité de la jeune équipe de graphistes (leur affiche, Tour Eiffel et bombardiers se détachant sur un fond composé de tous les papiers exposés, est particulièrement réussie). Cette fois, les documents ne viennent pas d'une source (une maison d'édition) mais de plus d'une centaine de sources (les fonds déposés par les écrivains, les revues et les maisons d'édition à l'Imec) complétés par quelques fonds privés. Quelques huit-cents pièces d'archives en tout, des cartels suffisamment explicatifs, un immense plan de Paris surplombant les salles et permettant de localiser d'un coup d'œil les lieux où se déployait ce monde-là, de grands tableaux permettant de visualiser à quel patronyme correspondait quel pseudonyme et une police de caractère allemande dite la « Grottesque » homogénéisant tous les régimes de textes. « Mais nulle part ici vous ne trouverez les salauds d'un côté, les héros de l'autre » rappelle notre guide dans cette mer d'archives où l'on trouve ici des confirmations, là des révélations, partout d'utiles rappels. Parmi les visiteurs, lequel savait qu'Henry de Montherlant était intervenu auprès du directeur de l'Institut allemand pour qu'il fasse libérer Benjamin Crémieux avec lequel il n'avait rien de commun, concluant : « Si vaine que soit cette lettre, je veux l'avoir écrite » (26 juillet 1943) ? Lequel aurait imaginé que le trouble Maurice Sachs écrirait à Drieu La Rochelle : « Je suis fier du sang juif qui coule dans mes veines et ce n'est pas le moment de le renier » (15 février 1941) Chacun repart avec ce qu'il veut emporter de ce voyage dans le temps, méditation sur la responsabilité des mots, ceux qui tuent et ceux qui sauvent. « Tout ce qu'il y a autour de Max Jacob me fend le cœur, de Jean Prévost aussi, et d'une manière générale de ceux qui ne sont pas passés entre les gouttes » confie Claire Paulhan. La moisson récoltée est d'une telle richesse que plus d'une fois, on voudrait prendre la vitrine sur les genoux, s'asseoir et la feuilleter pendant des heures. On se rattrapera avec le catalogue de l'exposition sous-titré « Après le désastre » (446 pages, 39,90 euros, Tallandier/Imec) dont la mise en pages est à l'unisson avec sa mise en scène (à lire également avec profit le dossier que la revue *Books* consacre ce mois-ci aux écrivains et aux artistes sous l'Occupation). Y figure entre autres un bouleversant hommage de Pascal Pia à l'un des obscurs de l'armée des ombres : l'imprimeur clandestin de Combat dans la région lyonnaise, qui le tirait parfois à 300 000 exemplaires dans des conditions inouïes, fut recherché, arrêté et torturé, sauta par la fenêtre et recommença sa coupable activité un colt à la ceinture et se défendit jusqu'à la mort quand SS et miliciens firent le siège de son atelier ; il s'appelait André Bollier mais il était connu comme Carton, Alfa, Vélín et autres pseudonymes de papier. Cette exposition lui donne un visage et un nom, comme elle fait place au « vœu de silence » de Jean Guéhenno, René Char, Roger Martin du Gard, Michel Leiris, remarquable quand on sait à quel point il est insupportable aux gens de lettres de ne point paraître. Un document inattendu clôt le parcours : une planche de timbres à l'effigie d'Adolf Hitler

envoyée vers 1946 par le jeune Roger Nimier à l'ancien résistant René Tavernier, au dos de laquelle, l'écrivain qui allait devenir l'ami de Céline, Chardonne, Fraigneau et quelques autres qui furent du genre assez compromis, avait écrit : « Cher René, Derrière ces grillages il nous voit et nous entend. Parlons bas le fabricant de ce siècle est là ». Vous avez dit « complexité » ?

P.S. : Une fois n'est pas coutume, vous trouverez ci-dessous l'exact et complet intitulé de chaque cartel de l'exposition car ils en sont partie intégrante : **Passport d'Otto Freundlich**. *Modèle de passeport vert, en accordéon, réservé aux étrangers. Le visa d'Otto Freundlich, délivré par la Préfecture de Police, est valable du 28 juin 1938 au 28 juin 1939. Fonds Otto Freundlich/IMEC; Manuscrit de "Slogans d'avant l'Imprimerie" : Dès l'automne 1940, Jean Paulhan commence à composer des épigrammes anti-Pétain ou anti-Laval : "C'est la seule littérature, je le pensais du moins, qui voyage de bouche à oreille, et se passe très bien de livre ou de journal". Il s'agit, en un temps où les imprimeurs sont terriblement surveillés par l'Occupant, de faire circuler ces "slogans d'avant l'imprimerie". Il en fait aussi un carnet que Boris Vildé veut faire parvenir à Londres, et remplit des feuillets que Jean Guéhenno cache, plus prosaïquement, en lieu sûr... Une fois la guerre passée, Jean Paulhan rédigea, à partir de cette expérience, une petite fable morale : "Slogans d'avant l'imprimerie", qui deviendra "Slogans des jours sombres", publiée dans Le Figaro littéraire du 27 avril 1946. Fonds Jean Paulhan/IMEC; Photographie noir et blanc de Louis Althusser. Le jeune philosophe, matricule 70670 au Stalag XA de Schleswig, au Nord de l'Allemagne (janvier 1941). Fonds Louis Althusser/IMEC; Retour du Congrès des Ecrivains européens de Weimar. Organisé par Goebbels et la Propaganda Staffel, ce voyage a pour but de contrecarrer l'influence du Pen Club, dont l'Allemagne nazie a été exclue solennellement, et de faire en sorte que des écrivains et journalistes français deviennent les propagandistes de l'idéologie culturelle nazie. De gauche à droite : Gerhard Heller, Pierre Drieu La Rochelle, Georg Rabuse, Robert Brasillach, Abel Bonnard, André Fraigneau, de retour à la gare de l'Est, en novembre 1941. Collection particulière; 5 tiroirs en bois contenant les Fichiers du Cercle de la Librairie Des milliers de fiches scrupuleusement tenues à jour pendant l'Occupation et miraculeusement conservées depuis : classée par ordre alphabétique d'auteur, ou d'éditeur, chaque fiche indique le titre d'un livre et précise dans quelle liste (Bernhard et/ou Otto), il figure. Fonds Cercle de la Librairie/IMEC*

La République des lettres, blog de Pierre Assouline, 1^{er} juin 2011

Robert Brasillach - Portrait : un écrivain catalan

Les gens qui cherchent aujourd'hui les écrivains de Droite et ne les trouvent pas, auraient intérêt à se rendre au cimetière... C'est en ces mots qu'Antoine Blondin nous invite à revisiter l'œuvre de celui qui reste malgré le silence qui entoure son nom, le Prince du Bonheur. Le destin de **Robert Brasillach** bascula un matin un certain 6 février 1945. Douze balles fracassèrent l'élan d'un écrivain riche de tous dons pour reprendre les mots du procureur qui l'envoya à la mort. Douze balles fracassèrent une œuvre considérable et inachevée ils ont dit... « Le jeune homme que j'ai été et le jeune homme Brasillach sont morts le même jour, et toutes proportions gardées, de la même chose » (Jean Anouilh). « Sa mort a fait de Brasillach un poète » (Jacques Roland). « Il a trop aimé la statue idéale de la jeunesse » (Roger Nimier). « Ils n'ont pas choisi une médiocre victime. En fusillant Brasillach, ils l'ont honoré comme le symbole d'une tradition et d'un ordre abhorrés » (Jacques Perret). « Il a fait sur moi une très forte impression et j'ai appris plus tard parlant de lui à ses amis à l'aimer davantage » (Georges Simenon). « Oui, quand on a annoncé qu'on allait fusiller Brasillach, j'ai été révolté » (Alain Decaux). Jeune fils du soleil de la Méditerranée comme il aimait le rappeler, Robert Brasillach naquit le 31 mars 1909 à Perpignan, de l'amour d'Arthemile Brasillach, officier colonial au Maroc, et de Marguerite Redo. Vivant dans cette île parfaite qu'est l'enfance, il fut frappé très jeune par une douloureuse épreuve puisque son père décéda en 1914 lors d'un accrochage au Maroc. Après une scolarité brillante à Sens, il obtient son baccalauréat à 15 ans, puis entre en 1925 à Hypokhâgne au Lycée Louis le Grand. Il prépara l'École Normale Supérieure, une bourse lui étant accordée en tant que pupille de la Nation. Le lycée Louis le Grand sera le lieu de rencontre d'une pépinière de jeunes talents, d'amoureux de littérature et de poésie : José Lupin, Thierry Maulnier, Roger Vaillant et bien sûr Maurice Bardèche qui deviendra quelques années plus tard son beau-frère. Ces années de jeunesse relatées dans *Notre Avant Guerre* (1939) se déroulent dans une atmosphère où les gens vivent pour les farces du cinéma

muet, le théâtre dans sa vitalité, la poésie dans sa pureté l'anarchie dans son charme. Ces jeunes gens vivent dans les délices du temps ou l'ont pressenti l'influence du jeune Robert Brasillach comme l'écrit Maurice Bardèche dans ses souvenirs: Il avait le don de faire miroiter, étinceler. La vie, les livres, les spectacles, les événements lui apparaissaient avec des couleurs plus vives qu'à nous. Brasillach écrit déjà comme il respire (il collabore à différents journaux tels que *l'Action Française* ou *Candide*). Il travaille à la Biographie de Virgile. Son premier livre paraît en 1931 (*Présence de Virgile*). Il a 22 ans.

Le Romancier du bonheur

L'œuvre romanesque de Brasillach comprend huit romans dont le dernier (les captifs) reste inachevé. Ses romans ont tous la caractéristique s'être plus ou moins biographique puisqu'on y retrouve la figure de sa sœur Suzanne, de sa mère ou de lui-même. Comme le temps passe, paru en 1937, est probablement son meilleur roman c'est l'histoire d'un couple (René et Florence) avec ses zones d'ombres et de soleil, avec ses retrouvailles et ses séparations, installant le lecteur dans une aventure picaresque et sentimentale où s'éveille un érotisme discret mais magnifique (lire et relire la magnifique *Nuit de Tolède*. Pour Thierry Maulnier les personnages sont avant tout les guides pour nous promener à travers la jeunesse, l'amour, la destinée, à travers la fuite du temps. D'autres romans tels que *les Sept couleurs* (1939) ou *La Conquérante* (1942) illustrent cette façon d'écrire, qui selon Anne Brassié, chante le bonheur de l'enfance et qui touchera tant de jeunes gens. Certes, les romans de Brasillach peuvent paraître laborieux pour certains, mièvres pour d'autres, mais ils auront eu une influence sur l'âme de nombre de lecteurs. Écoutons pour s'en persuader Michel Déon aujourd'hui académicien : «*Brasillach a glissé dans le cœur de beaucoup d'homme de ma génération une subtile angoisse, le pressentiment de son propre destin confondu avec celui de la France. Il fallait aimer le bonheur tout de suite et très vite puisqu'on allait le voler.* »

Un grand poète

Critique littéraire s'exerçant dans les colonnes de *l'Action Française*, il donne en toute liberté d'esprit son jugement sur les livres du moment. Son œuvre critique est importante mais nous mettons surtout en exergue l'œuvre poétique de Brasillach, car à notre sens elle est essentielle et incontournable. Son *Corneille* (1938), livre injustement méconnu, est sans doute son chef-d'œuvre. C'est un Corneille magnifique romantique, fasciste et baroque selon Roger Nimier. Il nous l'offrira vivant et proche. Mais que dire de son *Chénier* qui est selon Benoist-Méchin un testament de poète et puis il y a *Poèmes* (1944) et surtout les inoubliables *Poèmes de Fresnes*. Il les écrit enchaîné, s'isolant du vacarme de la prison pendant les derniers jours de sa vie. Ceux qui ont lu ces poèmes ne les ont pas oubliés. *Vienne la nuit*, *Les Noms sur les murs*, *Gethsémani*, ou les *Psaumes...* sa poésie devient la chanson triste de la captivité et de l'absence, la chanson du bonheur perdu. Son œuvre poétique est également complétée d'une *Anthologie de la Poésie Grecque* (1944), toujours disponible en livre de poche. Cette anthologie est remarquable car elle est une approche idéale pour aller à la rencontre de Sophocle, d'Eschyle, des chansons à boire et à danser de Pindare ou des plaisanteries d'Aristophane. Selon Brasillach : l'admirable, la surprenante variété de la poésie grecque s'est accommodée de toutes les formes de vie. La Grèce n'a jamais cessé de proclamer la vérité unique d'Antigone: nombreuse sont les merveilles du monde mais la plus grande merveille reste l'homme. Grand poète dites-vous ? Sans doute. Il nous laisse des mots, des vers comme un peu d'eau qu'on puise à la source. Le journaliste politique prend souvent le pas, dans les études qui lui sont consacrées, sur le poète. Ils nous semblent infiniment liés car la vision politique de Brasillach était avant tout une vision poétique, esthétique et romantique.

Un journaliste engagé

Nourri au lait de *l'Action Française*, influencé par l'école maurrassienne et encore plus par l'écrivain, comme le note Paul Serrant : l'admiration pour Charles Maurras se double d'une admiration au moins égale pour l'homme. Brasillach ne se veut pas un doctrinaire et encore moins un militant: En 1936 Pierre Gaxotte engage Brasillach dans la nouvelle existence de *Je Suis Partout* aux côtés d'une équipe de jeunes talents. Promu, en 1937, rédacteur en chef, il va devenir une sorte de polémiste politico-littéraire. Aux côtés des Rebatet, Lesca, Cousteau, il s'engagera dans les combats des années 30 sans arrière-pensées, avec sincérité, sans férocité animale mais avec droiture envers son camp: contre le Front populaire, pour

les nationalistes espagnols, contre l'antifascisme, pour la paix...Rebatet a remarquablement résumé ces heures de fièvre et d'amitié au sein de l'équipe de je suis partout dans ses sulfureux décombres, faisant dire aux historiens Plumyène et Laserra que les littérateurs de *Je Suis Partout* ne donnent au fascisme que son expression sensible, sentimentale et poétique. Expression particulièrement, partielle le fascisme de Brasillach, marqué par l'influence de Maurras, se rapproche de ses origines espagnoles et latines. Il se sent plus proche d'un **Mussolini**, d'un **Franco** ou d'un **Salazar** que du régime hitlérien, qui est selon lui une planète inconciliable avec la nôtre. Dans une lettre écrite à un ami en 1934 il confie : « *J'ai lu Mein Kampf. Je dois avouer, même si cela attriste les jeunes hitlériens, nos contemporains, je trouve cette lecture particulièrement désolante. Apprenant un an plus tôt les premières mesures antisémites de Hitler, je ne comprend pas ce que veut Hitler, ni le massacre ni l'expulsion ne sont une solution. Comme chez Maurras, il n'y a pas de racisme à l'origine de l'Antisémitisme de Brasillach, mais du nationalisme. S'il en veut aux capitalistes juifs internationaux et aux immigrés qui ont fui l'Allemagne et se sont installés en France c'est notamment parce que, selon lui, ils incitent la France à la guerre.* »

Le romantisme fasciste

Voyageant à travers l'Europe (Belgique, Espagne, Allemagne), Brasillach revient de ses rencontres avec Degrelle, d'avec les jeunes nationalistes espagnols, de son voyage en Allemagne, enthousiasmé, presque ébloui: "*Le Fascisme il y a bien longtemps que nous avons pensé que s'était une poésie, et la poésie même du XX^e siècle. Les petits enfants qui seront des garçons de 20 ans, plus tard, apprendront avec un sombre émerveillement l'existence de cette exaltation de millions d'hommes, les camps de jeunesse, les gloires du Passé, les défilés, les cathédrales de lumière, les héros frappés au combat, l'amitié entre toutes les jeunes gens de toutes les nations réconciliés, José Antonio, le fascisme immense et rouge*", ajoutant que les fascismes – c'est une idée qui m'est chère - ont réussi parce qu'ils étaient de merveilleux adjouvants de ce qu'il faut nommer les poésies nationales; c'est le romantisme fasciste décrit par Paul Sérant qui rappelle l'influence de la figure de José Antonio sur Robert Brasillach, mais aussi l'impact de la Guerre d'Espagne à laquelle Brasillach consacra (en collaboration avec Bardèche) une étude complète défendant le point de vue du camp nationaliste (*Histoire de la guerre d'Espagne*) paru en 1939. Dans un article de *Je suis partout* datant de 1941 (avec pour titre anniversaire : *l'Aube de l'Esprit Fasciste*) Brasillach écrit : « *Seul un fasciste français peut collaborer avec le monde nouveau, et ce fascisme n'est ni marxiste ni conservateur Seul l'esprit des cinq flèches nouées peut faire lever sur la France l'aube dont parle la chanson de la Phalange.* » Si l'effondrement de la France en 1940 entraîne Brasillach dans la collaboration avec l'Allemagne, c'est tout d'abord dans l'intérêt de sauvegarder au mieux les intérêts français et de favoriser le retour des prisonniers. Ce sera la rupture avec Maurras partisan de la seule France contre le clan des y a dans lesquels il inclut Brasillach. Brasillach estime que la France doit chercher sa place au sein de la nouvelle Europe qui se dessine car selon lui la raison n'est pas du côté de la Banque Anglaise ou de la terreur soviétique. Elle est sur le vieux cap d'Europe d'où partit, il y a 30000 ans, la civilisation Blanche, elle est dans la volonté d'un monde où la justice et la force régneront l'une et l'autre indissolublement. Elle est la révolution du XX^e siècle. Il soutiendrait l'effort de guerre allemand contre le Bolchevisme avec l'image de Katyn où 4000 officiers polonais furent exécutés d'une balle dans la tête par les soviétiques...Toutefois, il se brouillera avec les maximalistes de *Je Suis Partout* en 1943 et quittera le journal. Il collaborera avec Drieu la Rochelle à l'hebdomadaire *Révolution Nationale* dirigée par Lucien Combelle jusqu'au dénouement tragique de son existence. L'histoire s'accéléra, elle happera Brasillach...

Mourir pour ses idées

Brasillach aurait pu, comme le lui conseillaient ses amis se réfugier en Allemagne en attendant que l'orage de la Libération passe. Mais il refusa. Nous n'avions pas, pendant quatre ans, répété à satiété qu'il ne fallait pas émigrer pour nous sauver en Allemagne dès l'approche des Alliés. Il ne quittera donc pas la France. Lorsqu'il apprendra l'arrestation de sa mère, il se rendra lui-même à la préfecture de police pour se livrer à la justice. Brasillach se sent responsable de tous ceux qui l'ont suivi, et tient à se justifier devant la cité, même s'il n'a aucune confiance en la justice des vainqueurs. Il affrontera donc son procès comme le héros d'une tragédie grecque, fidèle à lui-même, jusqu'à la fin. Le 19 janvier 1945, en moins de six heures d'audience, malgré l'éloquence de son défenseur, Maître Isorni, l'écrivain journaliste est reconnu

coupable d'intelligence avec l'ennemi et condamné à mort. Le sort est scellé. Lorsque tombe la sentence, une voix s'écrie : « *C'est une honte...* » Brasillach réplique : « *C'est un honneur !* » Ces lettres écrites en prison (publié en 1952) révèlent l'intensité dramatique des derniers jours où il attend en écrivant et en priant, l'inéluctable fin. Malgré une demande de grâce signée par un grand nombre d'écrivains (sauf les communistes) et finalement refusée par de Gaulle, Brasillach écrit : « *Le matin, l'aumônier venait m'apporter la communion. Je pensais avec douceur à tous ceux que j'aimais, à tous ceux que j'avais rencontrés dans ma vie. Je pensais avec peine à leur peine. Mais j'essayais le plus possible d'accepter.* » François Brigneau, témoins à Fresnes des derniers jours de Brasillach se souvient le 6 février 1945 : « *Je m'éveille dans la cellule 338, au troisième étage de la prison de Fresnes. C'est encore la nuit. J'ai froid. Mais ce matin là le froid n'est pas le seul à rompre mon sommeil avant l'aube. J'ai surgi de ma nuit en criant et maintenant ce qui me saisit c'est le silence. Je l'ai vu deux fois. La première en allant chercher du linge. La remise se faisait à proximité du quartier des condamnés à mort. J'ai pu m'avancer un peu. J'ai vu sa cellule. J'ai appelé. Son visage est venu s'encadrer dans le guichet toujours ouvert des promises au supplice. Il souriait. Son Beau regard sombre, si doux et si moqueur. J'ai crié des mots bêtes : Courage... Confiance... J'ai vu sa bouche qui disait Petit Well. La seconde fois nous avons traversé le long couloir cimenté. Il a ouvert la porte. Robert Brasillach m'attendait debout. Je suis tombé à genoux. Je pleurais. Je lui ai embrassé les mains. Il disait : Allons Well... Et moi : Ce n'est pas possible... Je le connaissais depuis dix-huit mois mais je lui devais ma vue la plus profonde. Toute ma vie je me souviendrai de cette dernière minute dans la cellule de cette affreuse impuissance à le sauver.* »

55 ans après

On parle aujourd'hui peu de Brasillach. Parce qu'il fut antisémite et collaborateur il est rentré à jamais dans le cortège funeste des maudits de notre temps. Doit-on pour autant vouer cette figure de notre littérature aux gémonies de l'histoire, comme le souhaitaient tous les détracteurs zélés, qui n'ont pas feuilleté trois pages d'un seul de ses livres. Nous ne le croyons pas, d'autant que la figure de Brasillach reste marquée par l'héroïsme dont il fit preuve pendant son procès et les derniers instants de son existence. Il mourut pour ses idées, comme dans la chanson de Brassens, et cela devrait mériter une certaine indulgence de la part de ses fraternels adversaires. Témoins d'un engagement total, il doit inciter ceux, qui parle en son nom, à retourner à la source de ses livres, de son œuvre pour goûter la parcelle d'un bonheur qu'il affectionnait tant... Un maître dites vous ? J'aurais bien aimé me promener avec lui

(Antoine Blondin)

Texte tiré de la revue *L'Épervier* et repris par le blog *Yanndarc* le 23 septembre 2006

Moments de grâce... « Ils se sont unis... » - Brasillach.

Robert Brasillach (1909-1945)...

« Car ils se sont unis, cette nuit, ils le savent bien, comme s'unissent à la perfection un homme et une femme, et qui n'a point connu cette joie au moins une fois dans sa vie n'a rien connu de sa vie et du monde. Ils se sont unis comme ont dû s'unir pour la première fois, hors du jardin, enfin entrés dans la condition humaine et sa noblesse éphémère, le premier homme et la première femme, lorsque après d'autres unions sans doute, moins belles et moins conscientes, ils eurent compris que là était le Paradis qu'on ne pouvait point leur enlever, et la consolation de l'homme, et sa certaine volupté, et la promesse divine elle-même, et l'éternité de la race en un instant résumée, et l'identification promise avec toute une longue suite de descendants qui accompliraient dans les nuits futures le même geste ».

Robert Brasillach, *Comme le temps passe*, 1937

« Brasillach perdit son père à cinq ans mais son enfance fut marquée en retour par une sorte de bonheur compensatoire, par l'amour qui le lia à sa mère et à sa soeur Suzanne. À dix-sept ans, alors qu'il préparait le concours de l'École normale supérieure, Brasillach rencontra au lycée Louis-le-Grand celui qui devint « son ami, son frère », et plus tard son beau-frère, Maurice Bardèche. On ne peut s'empêcher d'être troublé par la ressemblance de leur amitié avec celle qui réunit vingt ans plus tôt Alain-Fournier et Jacques

Rivière, lequel épousa lui aussi la soeur de son meilleur ami... Brasillach admirait, dans *Le Grand Meaulnes*, « un rêve parfait enraciné dans la terre du réel ». Il partage avec Alain-Fournier la même soif d'enfance et d'absolu, la description des angoisses de la vie qui file et du paradis perdu de l'enfance. "Comme le temps passe"... est une sorte de tango littéraire : tango du « roman de la jeunesse qui fut et qui renaît tour à tour en même temps que celui de deux êtres qui peuvent se chercher, se perdre, se retrouver, sans jamais cesser d'être fait l'un pour l'autre ». Tango qui conjugue l'espoir et le fatalisme, la sensualité de la jouissance amoureuse et le vertige de l'angoisse humaine. Brasillach avait raison de redouter la fuite de son enfance : s'il fut un chroniqueur et un romancier magnifique, un critique littéraire remarquable et un très bon historien de la littérature et du cinéma, il fut aussi un journaliste engagé, capable d'écrire des articles monstrueux qui ne lui furent jamais pardonnés. Fasciné très tôt par *l'Action française*, il fut dès 1936 le complice puis le cerveau de «*Je suis partout*». Il incarna pendant l'Occupation l'image typique de l'écrivain collaborateur, aveuglé par un fanatisme suicidaire, et ayant sans doute choisi « le côté obscur » de la force par déception. Condamné à mort et fusillé le 6 février 1945, malgré la pétition signée en sa faveur par un certain nombre d'écrivains dont Mauriac et Camus, Brasillach nous laisse aujourd'hui le souvenir d'un intellectuel terriblement coupable mais qui assumait - contrairement à d'autres - les conséquences de ses actes. L'ambiguïté du personnage laisse un sentiment de profond malaise que sa fin violente ne contribue pas à effacer. »

paru sur le blog *eultreia.1*, 25 juin 2011

Robert Brasillach – L'enfant de la nuit

Le deuxième roman de Robert Brasillach n'est écrit qu'en 34 soit deux ans après *Le voleur d'étincelles* (en savoir plus...) et trois ans après son magnifique *Présence de Virgile* (en savoir plus) écrit alors qu'il était rue d'Ulm. Ce roman moins autobiographique, créé à partir d'une histoire vraie notée en 33, nous offre toujours la magnifique puissance de sa poésie. Chacun des personnages - Mme Pluche, l'enfant muet, le cordonnier-poète, la diseuse de bonne aventure - sont croqués avec tendresse, amoureusement caressés de sa plume. Paris 15^{ème}, Vaugirard, une petite place, une vie, la vie, les gens, leurs histoires. Grâce au talent, à la poésie de Robert Brasillach, le commun devient exceptionnel, le vulgaire extraordinaire. Et ce langage suranné : Passant devant la marchande de quatre saisons, dévorant sa plombière, elle profitait de la semaine anglaise s'étonnant devant ses femmes en cheveux et les Annamites. Plaisir aussi de lire ce poète maudit dans la première édition de ses œuvres complètes de 1963, exemplaire numéroté sur chiffon de marais, préfacée par Marcel Aymé, annotée par son beau-frère Maurice Bardèche.

Œuvres complètes, Club de l'Honnête homme, Paris 1963-66, 12 vol. reliés plein cuir : les Œuvres complètes de Robert Brasillach ont été publiées de mai 1963 à 1966 par le Club de l'Honnête homme. L'ensemble représente un total de 7 868 pages, avec quelque 100 documents inédits.- éd. originale et tirage limité à 3600 + 400 + 100 exemplaires numérotés.- vol. 1. Romans : Le voleur d'étincelles — L'enfant de la nuit — Le marchand d'oiseaux — Les captifs, 665 p., préface de Marcel Aymé

Passages

"Je me suis trouvé là, dans ce Paris unique, dans cette ville des faubourgs et des cathédrales, dont la douce couleur grise est la couleur même de ma jeunesse. Il n'était besoin de rien d'autre. Il n'y a pas d'êtres ordinaires."

"Je les regardais venir de loin, image populaire de la jeunesse, gênants enfants prêts à tirer les sonnettes et à réveiller les voisins, mais agréables à voir, somme toute, amusants et jeunes surtout, irrémédiablement et admirablement jeunes."

"J'appris à m'intéresser à tous ces mythomanes de la culture gratuite que rassemble les bibliothèques municipales : ils étaient pareil à ceux que j'avais pu connaître en province, autrefois, et formaient bien, en effet, la province de Paris, cette province formée instruite par les instituteurs, illuminée par la naïve idée du progrès et qui épelle l'histoire de la civilisation humaine de Zola et de Romain Rolland. Autour de ce tapis vert, pareil aux tapis des casinos, où montent des rêves ingénus et parfois dangereux, se perpétue cette race qui ne sait lire que depuis Jules Ferry et qui se lève, à cinq heures, des yeux pâles et myopes sur la pendule, règle sa montre, et songeant toujours à la République et au Peuple, va rejoindre au café les compagnons des parties de cartes, ou à la maison la femme

acariâtre et fidèle."

"Le matin gris n'apporterait pas la paix. Il devait venir cependant, comme chaque jour, avec son aube aigre, son froid mouillé, ses nuages déchiquetés au-dessus de l'orient, avec son soleil invisible à Paris et ses pas résonnants dans les rues désertes. Il vient donc blanchir le carreau sale, fit retourner sur leur couche trempée les malades dans leur sueur, les couples anciens dans leur rêves solitaires, arrêta le somnambule sur le bord du toit, décrocha le volet rouge du bistro fumeux, ouvrit l'œil du chat pelotonné. "

"Je l'ignorais. Peut-être jamais plus. Peut-être jamais plus. Mais dans ce soir velouté, dans cet air savoureux comme le jus des premiers fruits, que m'importait ! La vie était auprès de moi, devant moi, et la vie était douce."

Lire les anars de droite et autres poètes maudits. Liberté chérie. Lectori salutem, Patrick

Pikkendorff, *blog quidhodieagisti*, 11 mars 2011

Des suceuses et des fusilleurs

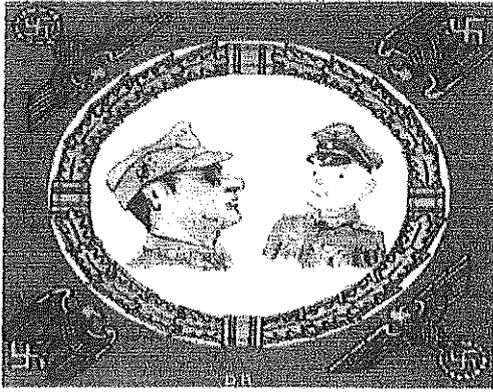
Collard n'aime pas Brasillach. J'ai beau apprécier Marine, j'ai beaucoup de mal avec Collard... D'abord il est tout à fait mauvais. Entendons-nous. On peut sucer et être bon. Bien passer à la télé et bien faire passer sa camelote. Achetez ma candidate c'est la plus mieux ! Mais non. Même pas. C'est ce que je ne saisis pas. A la limite, Alliot, qui semble s'être trouvé lui aussi une nouvelle vocation de gagneuse, s'il n'emporte pas la conviction de l'auditoire comme la blonde traîtresse, n'est au moins pas systématiquement mauvais. Il ne fait pas systématiquement passer les auditeurs de l'autre côté...

On a bien le droit, quand on est assez con pour croire qu'on va sauver la France par les urnes, de clamer partout que l'extrême droite, surtout celle d'hier, celle qui n'aimait pas les Juifs, eh bien c'est pas notre tasse de thé... Encore une fois, il faut savoir ce que l'on veut. Alors, les coups de langues, on les donne au gré de l'actualité. Et quand un très très très vieux président, jamais à court d'idées pour emmerder sa fille, vient, parce que les caméras lui manquent, citer du Brasillach à la télé, toutes les suceuses agrées - sont-elles formées pour ça ? y-a-t-il des stages organisés ? - se lèchent les babines. J'en ai entendu bien d'autres, soyons honnêtes... Et les purs d'aujourd'hui, ces gros cons d'extrême droite, qui ont sucé Le Pen pendant vingt années sans moufter, font mine d'oublier que le Front de toujours n'a pas manqué de chasser, en son temps, tout ce qui était suspect de déviationnisme. Le Pen, le très très très vieux président a, lui aussi, donné des gages... Mais, le cœur n'y étant pas, Le Pen n'étant qu'une piètre suceuse, ça ne changeait rien à l'affaire... Là, il faut bien avouer qu'on ne suce plus dans le vide. Savent faite monter le jus ! Et quand nos cadres sortent des plateaux de télé la chevelure pleine du précieux nectar, ils sortent en même temps avec des sondages en bandoulières...

Les journalistes non plus. Je veux dire, eux non plus, ils n'aiment pas Brasillach. Ils voudraient le punir... Si seulement ils pouvaient... Le fusiller n'a de toute évidence pas suffi. Pas suffi à éteindre les haines contre l'écrivain. C'est tous les jours qu'il faudrait pouvoir le supprimer. Sa personne, d'ailleurs, ne suffit pas. Il faudrait brûler ses livres. Pas seulement ses textes politiques publiés dans l'AF ou Je Suis Partout. Brûlons tout et que de ce grand feu de joie, sorte purifié l'esprit public !!! La haine à perpétuité (comme dit Brigneau), la haine biblique c'est la rançon de ceux qui ont voulu arracher les Français à leurs Juifs (comme dit Céline)... Il ne faut jamais se mettre à la traverse dans les histoires d'amour... Les morues ont beau dérouiller, ça ne change rien, énamourées elles restent, de cette amour contre quoi la raison ne peut rien... Pays femelle vénère râclée... Rien de nouveau...

Ivane, *blog ivaneaumilieudesruines*, 23 février 2012

LUS ET COMMENTÉS



Francis BERGERON
HERGÉ

La multitude des tintinophiles à travers le monde, leur passion, le nombre de livres, revues, films, dessins animés inspirés par le personnage créé par Hergé montre assez que Tintin est désormais passé au rang de mythe universel. Il en fallait plus pour dissuader Francis Bergeron, lui-même grand connaisseur et *aficionado*, de consacrer au dessinateur belge et à son héros un nouvel ouvrage.

Celui-ci, disons-le tout de suite, n'a rien de superfétatoire. Il constitue une précieuse synthèse de quasiment tout ce qui a été écrit sur le sujet. En outre, l'auteur se livre à des analyses sans tabou, n'éluant rien de ce qui, dans la vie de Georges Remi (tel est le véritable patronyme du père de Tintin) gêne d'ordinaire ses biographes et les incite soit au flou le plus complet, soit à une réprobation indi-

gnée. Je pense, notamment, aux liens avec Léon Degrelle, fondateur du rexisme, auteur d'un ouvrage « *foisonnant, passionnant, mais légèrement délirant et décousu, Tintin mon copain.* »

Bergeron analyse avec une froide lucidité la réalité des relations entretenues par Hergé avec Degrelle et la presse fasciste belge. De la même façon, les rapports avec la monarchie de son pays. Cela, pour ce qui est de la politique. Mais il va sans dire que cet aspect, pour non négligeable qu'il soit, ne constitue qu'une partie de cet essai.

L'approche chronologique permet de suivre dans le détail l'itinéraire d'une vie qui pourrait sembler banale (« *Son destin est le contraire d'une aventure : il n'a jamais eu de véritable engagement, dans aucun domaine : politique, syndical, humanitaire, caritatif* ») mais fournit au biographe l'occasion de beaux portraits — de Tchang, de Jacobs, de Jacques Martin, de Pol Vandromme, de Robert Poulet dont l'article paru dans RIVAROL le 18 mars 1983, au lendemain de la mort d'Hergé, est cité *in extenso*.

« *C'était un esprit droit, un être noble, incapable, comme son jeune héros, de rien de vilain* », écrivait Poulet. C'est la conclusion à laquelle invite aussi la lecture du présent volume. Il fourmille d'informations tant sur l'homme que sur l'œuvre, finement commentée. Comme le style en est alerte, ainsi qu'il convient à un tel sujet, que l'iconographie, copieuse, a été bien choisie, on recommandera sans réserve cet ouvrage digne d'une collection qui a depuis longtemps fait ses preuves.

P.-L. M.

128 pages avec annexes, iconographie, 12 €. Editions Pardès, coll. « Qui suis-je ? ».

Rivarol n°3005, 24 juin 2011

OUVERTURE D'UNE SECTION DES JEUNESSES NATIONALISTES A PERPIGNAN

Camarades, la démocratie ayant montré ses limites, il nous faut, nous nationalistes, proposer ou plutôt imposer une alternative crédible et réaliste au système ploutocrate ! Les Jeunesses Nationalistes d'Alexandre Gabriac sont là pour nous y amener. Ce mois-ci s'ouvre donc, dans les Pyrénées-Orientales le groupe Jeunesse Nationalistes Robert Brasillach. L'esprit de notre peuple se doit être nationaliste ! Aujourd'hui Catalans, sonne le début d'un long mais victorieux combat, sur votre terre pour la nation française. Tout nationaliste sincère quel que soit son âge et respectant la charte des Jeunesses nationalistes se doit de nous rejoindre. Des réunions près de Perpignan sont prévues chaque mois. Laisser vos coordonnées à Jeunesses Nationalistes : 06-77-20-26-05.

Paul-Robert Leftor, *Rivarol* n°2039, 23 mars 2012

DEGATS COLLATERAUX...

Le Blog des ARB a retrouvé dans le courrier des lecteurs du Monde l'article suivant.

Ah, qu'elle est commode, qu'elle est rassurante, pour le vainqueur, l'accusation de crime contre l'humanité ! Elle apparut pour la première fois dans la charte de Londres qui institua le tribunal de Nuremberg, charte qui fut signée le 8 août 1945, deux jours après la vitrification d'Hiroshima, quatre jours avant celle de Nagasaki. Si le sort des armes avait été différent, si les Alliés avaient été vaincu, qui en doute ?, ce sont eux qui auraient été sous le coup d'une telle accusation. Accuser le vaincu de crime contre l'humanité jette un voile sur les exactions du vainqueur, les minimise, les justifie. Et cela ne rate jamais : Milosevic, Saddam Hussein, Gbagbo, Kadhafi... quelle meilleure façon de passer par profit et pertes nos propres crimes que d'accuser nos ennemis de crimes pires encore ? Nos victimes sont de fort malencontreux dégâts collatéraux, les leurs la manifestation du mal absolu. « *La justice, cette fugitive du camp des vainqueurs* » : la formule de Simone Weil est bien connue, nul ne conteste son exactitude, et pourtant il n'en est fait aucun cas, elle est comme lettre morte. Nous croyons rendre la justice, nous ne faisons que soulager notre conscience. Tuer un homme est un crime contre l'humanité. Le reste est aveuglement.

Denis Monod-Broca, *Le Monde*, 10 décembre 2011

Notons que dans son roman uchronique *Le Maître du Haut-Château*, se déroulant dans un monde où les forces de l'Axe ont gagné la Seconde Guerre Mondiale en 1947, il y a eu un « procès de Nuremberg » accusant les Alliés de crimes contre l'humanité, à savoir le bombardement au phosphore des zones civiles, l'utilisation d'un mélange pétrole-phosphore contre les armées d'invasion allemande lors de l'invasion de la Grande-Bretagne en 1945, ainsi que les crimes de guerre des SAS britanniques à la fin de la Campagne d'Afrique... Pour cela, Churchill, Roosevelt et la plupart des dirigeants alliés furent pendus à Nuremberg sous les mêmes chefs d'accusation que les dignitaires allemands dans la réalité. Dominique Jamet dans son autobiographie ne dit pas autre chose : « *Les atrocités russes et anglo-saxonnes, vaste sujet qui depuis quelques temps fait discussion, et qui étaient alors froidement niées, systématiquement minimisées ou cyniquement assumées, les massacres de Katyn, l'invasion barbare et l'exode tragique des populations de la Prusse orientale, le martyr des villes françaises écrasées sous une pluie de bombes, les bombardements de Hambourg, Cologne, Berlin, Dresde, Hiroshima enfin revenaient en boucle. Le crime de guerre n'était pas une exclusivité allemande. Staline, Truman et Churchill méritaient eux aussi de passer en jugement... Les vérités subversives, interdites ailleurs, que l'on distillait et que l'on disséquait dans ce petit comité y occupaient tout le champ de consciences hémiplégiques. L'époque était aux énormités. La parole libérée versait aisément dans la surenchère. A la tribune du congrès de l'Union des femmes françaises, organisation de masse dépendant du Parti communiste, un orateur frénétiquement applaudi s'écriait : « Ce qu'il nous faut, c'est une justice partisane... Qu'on les fusille tous ! »* (Notre Après-guerre, Flammarion, 2003).

Il faudra attendre le 31 octobre 2011 pour que commandant américain Merrit P. Drucker (à la retraite) présente les excuses officielle de son pays aux soldats allemands et à leurs familles pour le traitement épouvantable subi par les prisonniers de guerre allemands - par exemple, sur ordre du général Eisenhower, il était interdit aux civils d'apporter de la nourriture aux prisonniers... 980.000 prisonniers de guerre moururent, alors que la guerre était terminée. Ces excuses ont été présentées au lieutenant-colonel Max Klaar (ER) qui est le président de la "*Verband Deutscher Soldaten*" (association de soldats allemands).

IL Y A 600 ANS : LA NAISSANCE DE JEANNE D'ARC

Extrait de *Sarközy, Jeanne et la France*

L'invocation aux mânes du général De Gaulle constitue aujourd'hui le signe de reconnaissance de l'ensemble de l'Établissement politico-médiatique selon la formule d'André Malraux : « Tout le monde a été, est ou sera gaulliste ». Ce qui est certain, c'est que Jeanne pleurerait de voir couler le sang français, « elle n'avait jamais vu de sang français que les cheveux ne se lèvent sur la tête ». L'homme du 18 Juin ne fut, quant à lui, guère avare du sang français qu'il fit couler. Il y eut les inconnus de Dakar, de Syrie, de l'Épuration, les harkis livrés au FLN, les résistants assassinés de l'Algérie Française... Il y eut aussi de plus célèbres victimes : un ministre de l'Intérieur, Pierre Pucheu, un poète de 36 ans, **Robert Brasillach**, un colonel qui n'avait, quant à lui, jamais eu une goutte de sang sur les mains, Jean Bastien-Thiry, etc. N'oublions pas ceux dont la disparition tragique facilita à ce point les desseins du Général qu'il serait naïf de n'y voir qu'un providentiel concours de circonstance. Nous pouvons ainsi évoquer l'assassinat le 24 décembre 1942 de l'amiral Darlan, dernier obstacle sur la route du pouvoir suprême, ou l'élimination en juillet 1961 de Si-Salah qui avait cru à la paix des braves en Algérie... « Diviser au nom de Jeanne d'Arc, c'est trahir la mémoire de Jeanne d'Arc » déclare Nicolas Sarkozy. Certes, mais que vient alors faire le général De Gaulle dans sa filiation, lui qui, selon le mot définitif de Jacques Perret fut « général de brigade à titre provisoire et de division à titre définitif ».

Jean-Pierre Maugendre, 17 janvier 2012, blog www.contreinfos.com

Extrait de *Jeanne d'Arc, la jeunesse de l'âme française*.

On fête le 6 janvier le six centième anniversaire de la naissance de la sainte la plus marquante et la plus populaire des grandes figures de notre histoire.

Mais c'est surtout son verbe qui restitue pour l'éternité cette inusable jeunesse : cette voix claire, insolente, tranchante comme l'acier et limpide comme le ruisseau, tour à tour rieuse et grave, toujours nimbée d'une étincelante poésie, fraîche comme une brume de petit matin qui caresse tendrement une prairie d'automne. Dans la présentation de la superbe édition qu'il en tira (*le Procès de Jeanne d'Arc*, éditions de Paris), **Robert Brasillach** ose écrire : « *Le plus émouvant et le plus pur chef-d'oeuvre de la langue française n'a pas été écrit par un homme de lettres. Il est né de la collaboration abominable et douloureuse d'une jeune fille de 19 ans, visitée par les anges, et de quelques prêtres mués, pour l'occasion, en tortionnaires [...] et c'est ainsi qu'a pu nous parvenir ce prodigieux dialogue entre la Sainteté, la Cruauté et la Lâcheté, qui réalise et incarne enfin, en les laissant loin derrière lui, tous les dialogues imaginaires qu'avait produits le génie allégorique du Moyen Âge.* »

Ces phrases étincelantes qui font ressembler « *la figure historique de la Pucelle [...] à un vitrail de l'Annonciation infiniment doux et pur* » (Léon Bloy), les minutes du procès en regorgent : « *Toute lumière ne vient pas que pour vous* », rétorque-t-elle à ses savants juges qui l'interrogent sur ses visions. Accusée d'avoir voulu mettre fin à ses jours en se jetant d'une tour où elle était prisonnière, elle proteste avec une tournure admirable : « *Je le faisais non pas en espérance de me désespérer, mais en espérance de sauver mon corps et d'aller secourir plusieurs bonnes gens qui étaient en nécessité.* » Lorsqu'on lui demande si saint Michel, dans ses visions, était nu : « *Croyez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir ?* » Et, quand on cherche à la piéger sur la doctrine, ces réponses si nettes qu'elles valent à cette fille sans éducation d'être citée quatre fois dans le catéchisme catholique : « *De Jésus-Christ et de l'Église, il m'est avis que c'est tout un, et qu'il n'en faut pas faire difficulté* » ; et tandis qu'on lui demande si elle se croit en état de grâce : « *Si je n'y suis, Dieu m'y mette ; si j'y suis, Dieu m'y garde* » ; ajoutant cette confession touchante : « *Je serais la plus dolente du monde si je savais n'être pas en la grâce de Dieu.* »

Laurent Dandrieu, *Valeurs Actuelles*, 05 janvier 2012

Extrait de *Jeanne d'Arc, ce grand écrivain qui ne savait pas écrire*

Robert Brasillach : « *Le plus émouvant et le plus pur chef-d'œuvre de la langue française n'a pas été écrit par un homme de lettres. Il est né de la collaboration abominable et douloureuse d'une jeune fille de dix-neuf ans, visitée par les anges, et de quelques prêtres mués, pour l'occasion, en tortionnaires. Des notaires peureux ont écrit sous la dictée, et c'est ainsi qu'a pu nous parvenir ce prodigieux dialogue entre la Sainteté, la Cruauté et la Lâcheté, qui réalise et incarne enfin, en les laissant loin derrière lui, tous les dialogues imaginaires qu'avait produits le génie allégorique du Moyen Âge.* »

Extraits de Jeanne d'Arc, la sainteté casquée, Seuil, Collection Points Sagesses

Atlantico, 6 janvier 2012

Le Casque et la plume

La plus belle œuvre littéraire, écrivait un normalien qui serait un jour condamné à mort pour intelligence avec l'ennemi, n'est pas le fait d'un écrivain. « *Le plus pur chef-d'œuvre de la langue française* », poursuivait Robert Brasillach dans la préface de son édition du *Procès de Jeanne d'Arc, (...) est né de la collaboration abominable et douloureuse d'une jeune fille de dix-neuf ans (...) et de quelques prêtres mués pour l'occasion en tortionnaires* ». Elle n'avait jamais lu ni Homère, ni Virgile, ni Saint Augustin. Mais dans chacune des répliques de son procès, elle s'est montrée plus tranchante que Démosthène : « *Je n'ai connu qu'un seul Bourguignon [à Domrémy]. J'aurais voulu qu'il eût la tête coupée.* », plus concise que Cicéron « *Saint Michel était-il nu ? Pensez-vous que Dieu n'ait pas de quoi le vêtir ?* », plus poétique que Dante « *Il y avait plus de trois cents hommes d'armes, et cinquante torches, sans compter la lumière spirituelle* ». Après elle, les militaires ont étudié la prise d'Orléans, les politiques ont admiré l'évidence de sa stratégie : « *Le nœud que les politiques et les incroyables ne pouvaient délier, elle le trancha*, notera Michelet. *Elle déclara, au nom de Dieu, que Charles VII était l'héritier* », les écrivains ont cherché soit à atteindre, soit à salir la pureté de son éloquence. Comme au tribunal, ce furent les clercs, les importants, les subtils et les esprits forts qui s'acharnèrent sur la victime. Les autres, les voyous, les inquiets, les joyeux, les naïfs et les désespérés sont allés puiser à la fontaine de ses réponses claires et vives comme l'eau des ruisseaux.

Vincent Trémolet de Villers, Le Figaro hors-série spécial Jeanne d'Arc, janvier 2012.

Mercredi 7 : Brasillach

En regardant le troisième et dernier volet de la remarquable *Jeanne d'Arc* de Pierre Badel (j'ai été enthousiasmé par le premier épisode), nous ne quitterons pas **Robert Brasillach**. Il a écrit une pièce sur Jeanne d'Arc, *Domrémy*, qui est l'histoire de Jeanne vue, ressentie et commentée par son village et une *Adaptation scénique du Procès*, où tout ce que dit Jeanne d'Arc est emprunté au *Procès de Condamnation* et au *Procès de Réhabilitation*. N'appartient à Brasillach que le texte du Récitant. C'est lui qui conclut. Jeanne meurt dans les flammes. Son dernier mot est « Jésus ! » Il y a un long silence. Puis le Récitant dit : « *On sait que le bourreau ne put arriver à réduire en cendres le cœur de Jeanne et que celui-ci fut jeté à la Seine avec le reste. Le peuple murmurait qu'on avait fait une grande injustice, et Jean Tessart, secrétaire du roi d'Angleterre, résumait l'opinion de tous en revenant du lieu du supplice : « Nous sommes tous perdus. Nous avons brûlé une sainte. » Et maître Jean Alespée, chanoine de Rouen et un des juges, avouait le jour même : « Je voudrais que son âme fût où je crois qu'est l'âme de cette femme ». Maintenant est terminé le Mystère de la Passion de Jeanne* ».

François Brigneau, National Hebdo, 1^{er} février 1990.

Au théâtre Edouard VII : « Jeanne et ses juges »

Une sainte toute seule contre l'Église, l'État, les juges.

Supposez l'histoire de Jeanne d'Arc un peu plus enfoncée dans le passé, les documents détruits. Personne n'y croirait. On s'esclafferait sur l'imagination populaire. Seulement, il se trouve que les faits sont connus, les traces écrites nombreuses. Impossible de nier. Alors on escamote, comme fait en ce moment « l'Église de France » (héritière de saint Ernest Renan et de saint Anatole France). Jeanne dérange beaucoup de monde, c'est certain. Bergère illettrée, elle en remonte aux savants, aux « intellectuels », j'appelle intellectuel la personne qui sans être certainement savante, y prétend, et en tire argument au service de son fanatisme) ; femme, elle en remonte aux chefs de guerre ; villageoise, elle fait sacrer son roi, qui lui doit trop pour ne pas l'abandonner. Et puis, il y a le procès.

Jeanne et ses juges, c'est le procès. Je pense, à l'honneur de Thierry Maulnier, qu'il était dans ces années 46-48, hanté par le procès fait à son ami **Brasillach**. Elevé dans cette France plutôt bon enfant de la III^e République, il découvrait que la politique, au XX^e siècle, est sans pitié. A travers l'exemple de Jeanne, il voit l'image des procès de notre temps. Il s'agit moins de détruire la vie de l'adversaire – les assassinats suffisent – que d'avoir raison de son âme. Il faut qu'il reconnaisse son tort, sa lâcheté, son imposture : il faut le faire abandonner de ses partisans. Pour obtenir ce résultat, tous les moyens sont bons. La torture n'est pas le meilleur. Il est plus efficace d'insinuer le doute, le scepticisme. Jünger parle de la « tristesse du jardinier qui travaille bien loin du palais, dans des jardins menacés ».

Les trois juges veulent cet aveu de Jeanne. Ils l'obtiennent avec l'abjuration, ressort dramatique de la pièce. Elle a triché, il n'y avait donc pas de mission divine. Le sacre est nul. Charles VII n'est qu'un hérétique. Vive notre bon roi de Londres. CQFD.

Au-delà de ce thème, le sens de la pièce est que l'homme est seul dans l'épreuve. C'est l'honneur de sa liberté, au sens métaphysique : il ne s'agit pas des chaînes de fer qui retiennent la prisonnière, il s'agit de sa pensée. Elle se croit abandonnée. Elle n'entend plus ses voix : nous voyons, nous, sur scène, sainte Marguerite et sainte Catherine implorer l'archange saint Michel. Elles veulent porter secours à la jeune fille, en lui parlant, comme elles l'ont fait si souvent. Cela l'empêchera de douter. Saint Michel refuse : il faut cette épreuve de la liberté, cette apparent abandon, pour que de la guerrière naisse (ou ne naisse pas) la sainte. Dramatiquement parlant, cela est beau. C'est un des moments les plus hauts de la pièce.

Mais Thierry Maulnier a une autre idée, bien fâcheuse. Maltraitée, traitée en fille de rien par un soldat, Jeanne comprend ce que lui a fait perdre l'abjuration : le respect des autres et de soi-même. A ce moment, lui apparaît son image, une Jeanne qui ne faiblit pas, incapable de faiblir. Et qui dit même : « je suis ta légende. » Invention glaçante, qui pue la rhétorique. Convaincue, Jeanne reprend ses habits d'homme et marche au supplice du feu. On dirait, si l'on osait ce langage ignoble, qu'elle se sacrifie à son image de marque. Non et non. Cela gâche pour une part, une pièce noble et haute, il n'y manque qu'un souffle de poésie.

Le spectacle reste beau. Sabine Paturel est tendre, grave, douloureuse, troublée avec une grande justesse d'expression. L'autre Jeanne (Nita Klein) est moins convaincante, mais que faire d'un pareil rôle ? les juges sont très bons, pressants, denses pesants, en particulier Michel Robin, dont le rôle est si important.

A noter que l'Église d'aujourd'hui ne fait plus de ces procès. Elle a supprimé les saints qui servaient de porte-voix. Sainte Catherine et éliminée, et sainte Marguerite aussi, je crois bien. Les Inquisiteurs ont trouvé de nouvelles victimes pour leur manie des bûchers.

Jacques Cardier, *Présent*, 19 janvier 1991

« Cette vivante énigme » : Jeanne d'Arc

Mais plus avancera le siècle, plus Jeanne d'Arc deviendra l'incarnation d'une société méprisant l'ordre républicain. L'exemple le plus marquant est bien l'idée qu'eut, le 18 février 1897, Paul Déroulède de donner rendez-vous à ses amis de la Ligue des Patriotes, voués au « culte des vertus nationales »², devant la statue de Jeanne d'Arc, place des Pyramides, le jour des obsèques de Félix Faure³. Maurice Barrès ira d'ailleurs avec la Ligue des Patriotes, plusieurs fois, déposer des gerbes de fleurs à la statue de Jeanne d'Arc, l'idée étant, que se soit à la Ligue des Patriotes ou à l'Action Française, d'obtenir que la fête de Jeanne d'Arc devienne une fête nationale⁴. Il faudra attendre juin 1920 pour que Barrès fasse voter cette loi. L'écrivain ira de nombreuses fois visiter les sites qui sont associés à la mémoire de Jeanne. Ces divers pèlerinages ne sont point de simples hommages rendus à la Pucelle, mais bien l'expression d'une attitude totalement différente de celle adoptée au milieu du siècle précédent par Michelet. Maurice Barrès, qui a lu, en 1902, l'ouvrage de Siméon Luce sur *Jeanne d'Arc à Domrémy*⁵, part à la recherche du génie national⁶ capable de souder les énergies nationales dans le but de défendre la patrie. C'est non pas l'éloge du peuple, mais sa mobilisation au sein d'une nation constituée « par un effort contre l'étranger »⁷. Dans *Le mystère en pleine lumière*, Barrès consacre un long chapitre à « l'enfance de Jeanne d'Arc » dans lequel il essaie de comprendre un seul point de sa personnalité, de « l'inexplicable chez elle », qui est son « héroïsme »⁸. Mais cette recherche n'est possible qu'à partir du moment où l'écrivain va « respirer l'atmosphère où fut préparée Jeanne »⁹. Surtout rien ne doit divertir le visiteur « des herbes, des fleurs, des arbres (...) dont les douces puissances se croisèrent avec les regards de la vierge ». Et ces arbres sont « chargés de gui celtique ». L'allusion n'est pas gratuite. Barrès se souvient de la remarque de Renan qui, en 1854, dans *La poésie des races celtiques*, affirmait que Jeanne était « plus celtique que chrétienne »¹⁰. Ce n'est pas par hasard que Barrès s'intéresse justement à la pièce de Schiller et aux allusions à « l'ancien paganisme » présent dans la pièce¹¹. C'est une « élégie » qui se dessine dans le paysage lorrain. Le portrait que nous donnait Michelet d'une enfance ancrée dans le peuple s'efface au profit d'une image plus complexe qui culmine dans l'affirmation : « Jeanne était une enfant qui souffrait ». Le « tragique » s'inscrit alors dans le destin de la jeune fille plongée dans un monde où « les diverses puissances religieuses éparses dans cette vallée meusienne » sont « à la fois celtique, latine et catholique »¹². Il ne s'agit plus de tracer le portrait d'une héroïne symbolisant la France moderne, mais bien de présenter « le type idéal » de « l'amour d'une cause perdue » dans laquelle le « beau concert » des religions anciennes joue un rôle non négligeable. Jeanne d'Arc est une « fée » et nous, les représentants du mode moderne, en avons fait une « sainte »¹³. Les ombres de Schiller et de Renan planent au-dessus de cette définition de ce pays lorrain qui n'est pas « simple »¹⁴. Préfaçant, en 1904, les *Réverie d'un païen mystique* de Louis Ménéard, Barrès souligne que « nous nous augmentons d'une noblesse si nous rendons justice à toutes les formes du divin »¹⁵. Dans ses *Cahiers*¹⁶, Barrès dira de Jeanne, après 1914, qu'elle est du « pays de la fée Mélusine »¹⁷. Ce qui fascine alors Barrès, c'est justement ce combat livré par une culture

² René Rémond, *op. cit.*, p. 166

³ Yves Chiron, *Barrès, le prince de la jeunesse*, Paris, Perrin, 1986, p. 195.

⁴ *Ibid.*, p. 308.

⁵ Marie-Claire Bancquart, *op. cit.*, p. 13.

⁶ Zeev Sternhell, *Maurice Barrès et le nationalisme français*, Paris, Armand Comlin, 1972, p. 35.

⁷ Maurice Barrès, *Un homme libre*, Paris, Plon, 1922, p. 98.

⁸ Maurice Barrès, *Le mystère en pleine lumière*, Paris, Plon, 1926, p. 180.

⁹ *Ibid.*, p. 183.

¹⁰ Voir sur ce point l'étude de Marie-Claire Bancquart, *op. cit.*, p. 15.

¹¹ Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, Paris, Plon, 1929-1957, t. VI, p. 120.

¹² *Le mystère en pleine lumière*, *op. cit.*, p. 189.

¹³ *Ibid.*, p. 19

¹⁴ *Ibid.*, p. 191.

¹⁵ Maurice Barrès, « Préface », *Réverie d'un païen mystique* de Louis Ménéard, Paris, Durel, 1904, p. XIX.

¹⁶ Maurice Barrès, *Mes Cahiers*, *op. cit.*, t. XII, p. 125.

¹⁷ Marie-Claire Bancquart, *op. cit.*, pp. 15-16.

qui a « cherché à transmettre au christianisme sa poésie autochtone », « une mythologie qui ne s'avouait pas vaincue »¹⁸. Certes Barrès emploie les termes qu'il a pu trouver chez Michelet et parle de Jeanne comme d'un « grand poète ». Mais il s'agit en fait d'« infinies méditations » qui puisent leur source dans « le silence de cette solitude » où les « fontaines druidiques » et « la cloche de Bermont » se partagent l'intérêt de la Pucelle¹⁹. Il existe ainsi « une nation lorraine »²⁰, c'est-à-dire un « petit pays »²¹ baignant dans « le souvenir de grandes choses »²².

Aux yeux de Barrès, toute l'histoire de Jeanne d'Arc, même si elle est inséparable de celle de « sa famille », de « son village » et de « sa terre », est en fait celle d'un « génie »²³, c'est-à-dire d'une « loi Intérieure ». Là est bien la deuxième originalité de l'interprétation barrésienne du personnage de Jeanne d'Arc. Si, d'une part, il existe « une terre criminelle »²⁴ qui, en elle-même, s'intègre à la patrie et lui fournit sa part d'énergie multiple dans le combat pour défendre l'unité du pays, la « dramatique aventure » de Jeanne participe au combat que se livrent les « forces opposées » dont « le paysage » lorrain est le reflet. Elle y a sa part de tragique, même si « une race » met « son espoir et sa foi dans le regard inspiré des vierges »²⁵. Cette vision à la fois mythologique et psychologique de Jeanne trahit l'intention profonde de Barrès qui cherche à « inspirer des énergies nouvelles par un continuel retour aux sources de l'élan national »²⁶. Que cette vision ne soit point idyllique, mais fasse appel au tragique, au conflit des forces qui déchirent toute nation à travers son histoire et les tensions diverses qui s'accumulent tout au long du passé, c'est bien la leçon que Barrès découvre dans le combat de Jeanne d'Arc.

Que la littérature du vingtième siècle ne néglige pas la figure même de Jeanne d'Arc n'a rien d'étonnant. Le dix-neuvième siècle n'avait pu manquer de mettre au centre de bien des discussions l'éloge de la femme « forte » capable, comme l'affirmait en 1863 Mgr. Landriot dans son ouvrage sur *La femme forte, conférence destinée aux femmes de monde*, d'incarner « le sourire de Dieu »²⁷. Au vingtième siècle, c'est l'œuvre de Charles Péguy, tant dans le drame en trois actes de 1897 que dans *Le Mystère de la vocation de Jeanne d'Arc* suivi du *Mystère de la charité de Jeanne d'Arc* en 1910, qui permet de découvrir une entreprise qui, tout en étant proche de la résurrection historique prônée par les historiens du dix-neuvième siècle donne une place importante au peuple dans la description de la misère « sur la route affameuse »²⁸. Il s'agit de raconter une histoire qui va « se passer sous nos yeux »²⁹. Partagé entre les règles de l'histoire traditionnelle et ce qu'il appellera plus tard l'histoire intuitive³⁰, Péguy présente la mission de Jeannette comme une révolte face aux désastres provoqués par la guerre qui impose à tous sa loi. Et la petite Jeannette éprouve avant tout la « pitié de notre vie humaine »³¹ et elle rêve d'une « France neuve »³² dans laquelle il faudra livrer combat aux « bandes ravageuses »³³. Sa vision du Moyen Âge est celle d'un monde futur dans lequel la France « se sauve elle-même ». Ainsi faut-il comprendre la phrase de Jeanne : « Le secours de la France, il est en France »³⁴. Cette affirmation fait écho à la phrase prononcée en mars 1897 par Péguy : « Il faudra que La France elle-même se sauve elle-même (...) ». Dans sa *Jeanne*

¹⁸ *Le mystère en pleine lumière, op. cit.*, p. 191.

¹⁹ *Ibid.*, pp. 192-193.

²⁰ *Ibid.*, p. 199.

²¹ *Ibid.*, p. 198.

²² *Ibid.*, p. 197.

²³ *Ibid.*, p. 200.

²⁴ *Ibid.*, p. 202.

²⁵ *Ibid.*, p. 201.

²⁶ Eric Roussel, « Barrès et l'Action française », *Barrès. Une tradition dans la modernité*, Paris, Champion, 1991, p. 152.

²⁷ Claude Foucart, *L'aspect méconnu d'un grand lutteur : Louis Veuillot devant les arts et les lettres*, Paris, Champion, 1978, t. 2, pp. 1310-1312.

²⁸ Charles Péguy, *Œuvres poétiques*, Paris, Pléiade, 1948, p. 953.

²⁹ Albert Béguin, *Histoire du Mystère de la Charité de Jeanne d'Arc*, Paris, Club du meilleur livre, 1956, p. 392.

³⁰ Claude Foucart, *op. cit.*, p. 280.

³¹ Charles Péguy, *op. cit.*, p. 957.

³² *Ibid.*, p. 967.

³³ *Ibid.*, p. 967.

³⁴ *Ibid.*, p. 979.

au *bûcher* (1939), Jeanne est aussi une enfant qui est menée par son espérance en un monde meilleur qui est le reflet, aux yeux de Claudel, d'un idéal « rural »³⁵

Au sein de la droite se développent de nombreuses et diverses réflexions sur la Pucelle dans les années qui suivent. Elles prolongent le portrait de Jeanne esquissé par Barrès sans que, pour autant, on puisse parler d'une image uniforme de l'héroïne. Robert Brasillach publiera une première étude sur le *Procès de Jeanne d'Arc* en 1932 qui aura adaptation scénique publiée en 1963. Brasillach écrit, en 1933, *Domrémy*. Une adaptation scénique de cet ouvrage est réalisée en 1943³⁶. *Domrémy*, une pastorale, décrit la vie quotidienne dans un village, la simplicité des mœurs. La Jeanne d'Arc de Brasillach est « sans apparitions célestes, ni prestigieuses batailles »³⁷. De toute évidence, Robert Brasillach fut impressionné, en 1924, par l'apparition de Ludmilla Pitoëff, au théâtre Hébertot, dans la *Sainte Jeanne* de Bernard Shaw. Le rapprochement peut paraître curieux. Mais si la canonisation de Jeanne d'Arc en 1920 n'est pas l'occasion de publications littéraires originales, la première à Londres, dans le *New Theater*, de la pièce de Bernard Shaw, *Saint Joan*, est un événement qui ne fait que renforcer l'intérêt des spectateurs pour une héroïne qui affirme sa force face aux institutions de l'État et de l'Église. L'important n'est plus la guerre, mais la description d'un être humain. L'influence de Bernard Shaw efface chez Brasillach ce qui aurait pu garder les traces d'une entreprise héroïque et la fameuse scène dans laquelle Bernard Shaw décrit l'intrusion du soldat qui tend « la croix improvisée » à Jeanne sera reprise par Anouilh dans *L'Alouette*³⁸. L'image du peuple, des petites gens s'intègre ainsi au mythe de Jeanne d'Arc sans que l'on puisse découvrir une unité dans la présentation de ce phénomène.

Certains hommes utiliseront tout simplement l'histoire de la Pucelle pour défendre leur conception de la société moderne. C'est le cas de Charles Maurras qui, dans *Jeanne d'Arc-Louis XIV-Napoléon*, définira la « mission » de Jeanne comme la recherche du « salut de la nation » par « l'office des Rois »³⁹. Mais cette attitude ou ce que certains appelleront la confiscation de ce « mythe politico-religieux »⁴⁰ par la droite ne doit pas faire oublier la position originale qui sera adoptée par Georges Bernanos, tout d'abord dans *La revue hebdomadaire*, avec *Jeanne, relapse et sainte* (1929), article dans lequel il respecte l'anticléricalisme prôné par l'Action française à cette époque : Jeanne est « sainte, et nous la prions comme telle »⁴¹. L'interrogatoire n'était qu'un « mensonge », une « machine » qui « a été montée avec trop de soin »⁴² : « l'enfance » a « comparu devant un tribunal régulier », mais ce tribunal a été « un tribunal de gens d'Église »⁴³. Et lorsque Bernanos compose *Nous autres Français* (1939), il se souvient de la petite fille, de la « pauvre bergerette » qui tint « tête aux docteurs », fit « des réponses insolentes à l'Inquisiteur de la Foi ». Il rappelle que, dit-il, « notre terre et notre honneur ne font qu'un » et que « ce temporel » est « à nous »⁴⁴.

Cette affirmation fait écho à la remarque prononcée à la fin de *Jeanne, relapse et sainte* : « nous tenons le temporel à pleines mains »⁴⁵. Et le 22 janvier 1941 paraît dans un journal portugais un petit texte intitulé : *Mgr. Suhard et Jeanne d'Arc*. À nouveau l'Église est accusée d'« obéissance passive » au pouvoir en aidant Pierre Laval à retrouver sa place au gouvernement. Car « sacrifier l'honneur français aux intérêts de l'Église », c'est renoncer à la règle qu'incarna Jeanne d'Arc : « l'intérêt de la France et celui de l'Église ne faisaient qu'un »⁴⁶. Dans le message transmis par la B.B.C. en juin 1941, le jour de la fête de Ste Jeanne d'Arc, Bernanos adresse justement une *Prière à Jeanne d'Arc*. *Vois la grande pitié qui est au pays de*

³⁵ Claude Foucart, *op. cit.*, p. 262.

³⁶ Jacques Vier, « Jeanne d'Arc dans l'œuvre de Robert Brasillach », *Littérature à l'emporte-pièce*, Paris, Dominique Martin Morin, t. X, 1990, pp. 172-177.

³⁷ *Ibid.*, p. 174.

³⁸ Jean Anouilh, *L'Alouette*, Folio, La Table ronde, 2001, p. 183.

³⁹ Charles Maurras, *Jeanne d'Arc – Louis XIV – Napoléon*, Paris, Flammarion, 1937, p. 31.

⁴⁰ Jacques Chabot, « Notice », Bernanos : *Essais et Ecrits de combat*, Paris, Pléiade, 1971, p. 1332.

⁴¹ Georges Bernanos, *op. cit.*, p. 39.

⁴² *Ibid.*, pp. 31-32.

⁴³ *Ibid.*, p. 23.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 627.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 42.

⁴⁶ Georges Bernanos, *Le Chemin de la Croix-des-Âmes*, Monaco, Le Rocher, 1987, pp. 182-183.

France, va et délivre-le Jeanne. Il s'en prend aux « Traîtres », aux « Lâches », aux « Imbéciles » qui « offre en hommage à l'ennemi le nom et les morts de Verdun » et confie à Jeanne « ce qui reste de l'honneur français »⁴⁷.

De la deuxième guerre mondiale se dégage ainsi une image de Jeanne qui est mise en contraste avec celle de Vichy. Jeanne redevient la gardienne des intérêts de la France, ce qui ne laisse supposer aucune compromission, aucune collaboration. C'est l'unité du pays qui refait surface. Elle était déjà l'objet de réflexions tant chez Schiller que chez Michelet, lorsqu'il s'agissait de comprendre les liens qui pouvaient attacher la Bourgogne à la France. Au vingtième siècle, le mythe de Jeanne d'Arc devient ainsi le reflet d'une certaine image de la France à des moments où la guerre met en cause l'unité du pays. Et *L'alouette* de Jean Anouilh, créée le 14 octobre 1953 au Théâtre Montparnasse-Gaston Baty s'inscrit dans le prolongement des réflexions qui ont traversé le siècle. L'écrivain s'efforce même de créer un contraste entre cette « histoire pour les enfants »⁴⁸, la « petite histoire » de Jeanne⁴⁹, et des enjeux qui sont ceux de « Dieu et la guerre »⁵⁰.

Parfois l'allusion aux événements proches refait surface. Il est question « des collaborateurs sincères du régime anglais ». Cauchon parle de « Rouen occupé », ce qui lui attire la réplique de Warwick : « Je n'aime pas le mot "occupé" »⁵¹. Le mythe est devenu une conversation à la portée de chaque spectateur. Il n'est plus question de créer la vision d'un monde idéal, mais de nous ramener au quotidien. Warwick avoue qu'il ne faut « pas trop penser à cette grandeur de l'homme seul »⁵². Jeanne devient ainsi « une gentille petite mascotte »⁵³. L'auteur nous parle de « choses simples »⁵⁴, d'« une alouette immobile dans le soleil pendant qu'on lui tire dessus »⁵⁵. Le mythe est devenu une petite histoire sans importance qui ne peut pourtant pas nous faire oublier le passé. Que la réminiscence soit souvent présente à la fin du vingtième siècle lorsqu'il s'agit du mythe de Jeanne d'Arc, est une évidence. *Gilles et Jeanne* (1983) de Michel Tournier nous renvoie à la pièce de Georg Kaiser *Gilles und Jeanne* (1923) dans laquelle Jeanne délivre Gilles de Rais de lui-même. Chez Michel Tournier, Gilles de Rais, sur le bûcher, « atteste » que la foi de son enfance est « demeurée pure et inébranlable »⁵⁶. Mais la modernisation du mythe est un procédé que Bertolt Brecht va appliquer, en 1932, dans *La sainte Jeanne des abattoirs* (*Die heilige Johanna der Schlachthöfe*). Il ne s'agit plus de décrire le passé, mais de choisir une héroïne capable d'incarner une idée, celle de l'exploitation de la classe ouvrière dans le domaine industriel. Brecht est en train de modifier sa conception de l'œuvre théâtrale. Dans sa nouvelle pièce, il renonce justement à une discussion abstraite sur la situation sociale en Allemagne, au moment de la crise économique de 1929 et il choisit de présenter un personnage emblématique Johanna Dark qui fait partie de l'armée du salut et va mener un combat au sein même des entreprises en faillite, au milieu des ouvriers mis au chômage. À un moment où Hitler est aux portes du pouvoir, cette pièce incarne au mieux le combat d'un être solitaire face aux forces du capitalisme : « seule la violence compte, où la violence règne »⁵⁷. Le mythe de Jeanne d'Arc garde son actualité. Mais l'alouette est devenue agressive. Un fait historique se modifie au gré de la réalité extérieure. Le mythe apporte son aide à l'interprétation des grands bouleversements idéologiques de l'Europe durant les deux siècles derniers. Il est un instrument aux mains de ceux qui tentent de comprendre l'évolution des nations.

Claude Foucart, *Cahiers de recherches médiévales* n°11, 2004

⁴⁷ *Ibid.*, pp. 254-255.

⁴⁸ Jean Anouilh, *L'Alouette*, Folio, La Table Ronde, 2001, p. 12.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 29.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 44.

⁵¹ *Ibid.*, p. 64.

⁵² *Ibid.*, p. 66.

⁵³ *Ibid.*, p. 110.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 135.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 111.

⁵⁶ Michel Tournier, *Gilles et Jeanne*, Paris, Folio Gallimard, 2000, p. 152.

⁵⁷ Bertolt Brecht, *Die heilige Johanna der Schlachthöfe*, Francfort s. M., Suhrkamp Verlag, 1962, p. 146.